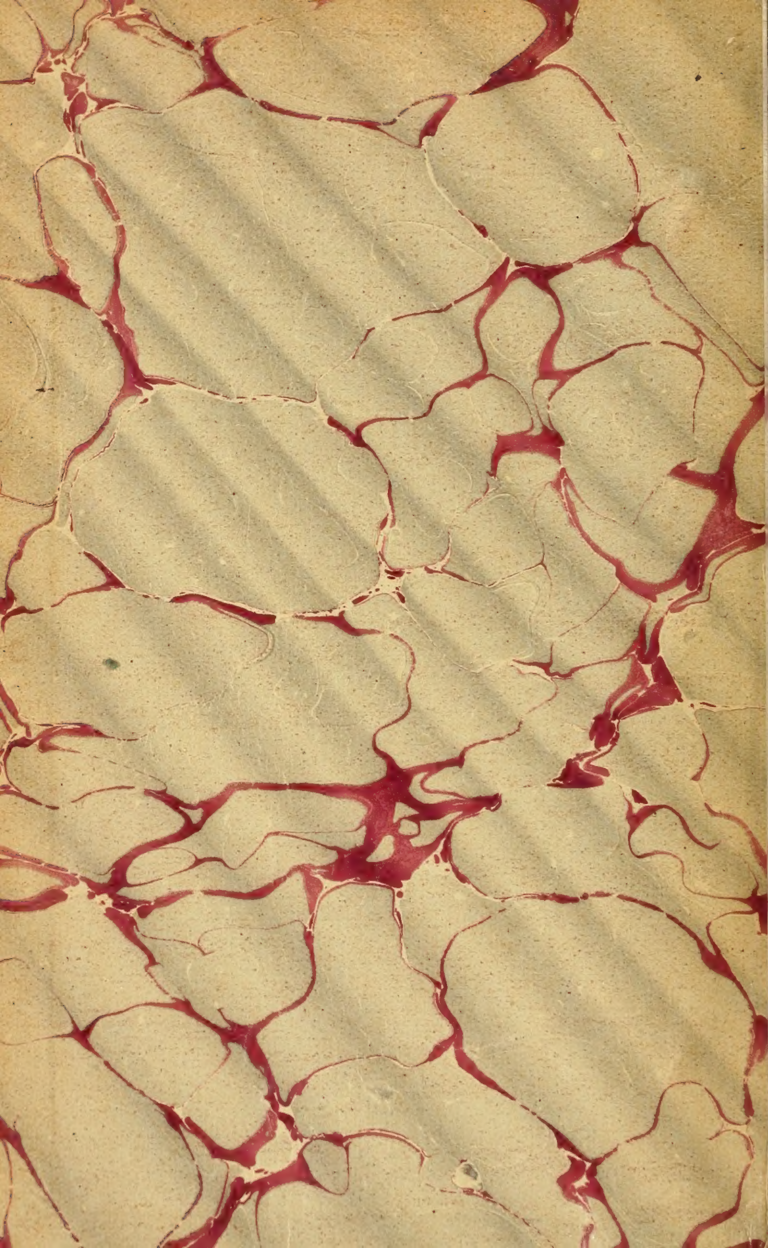
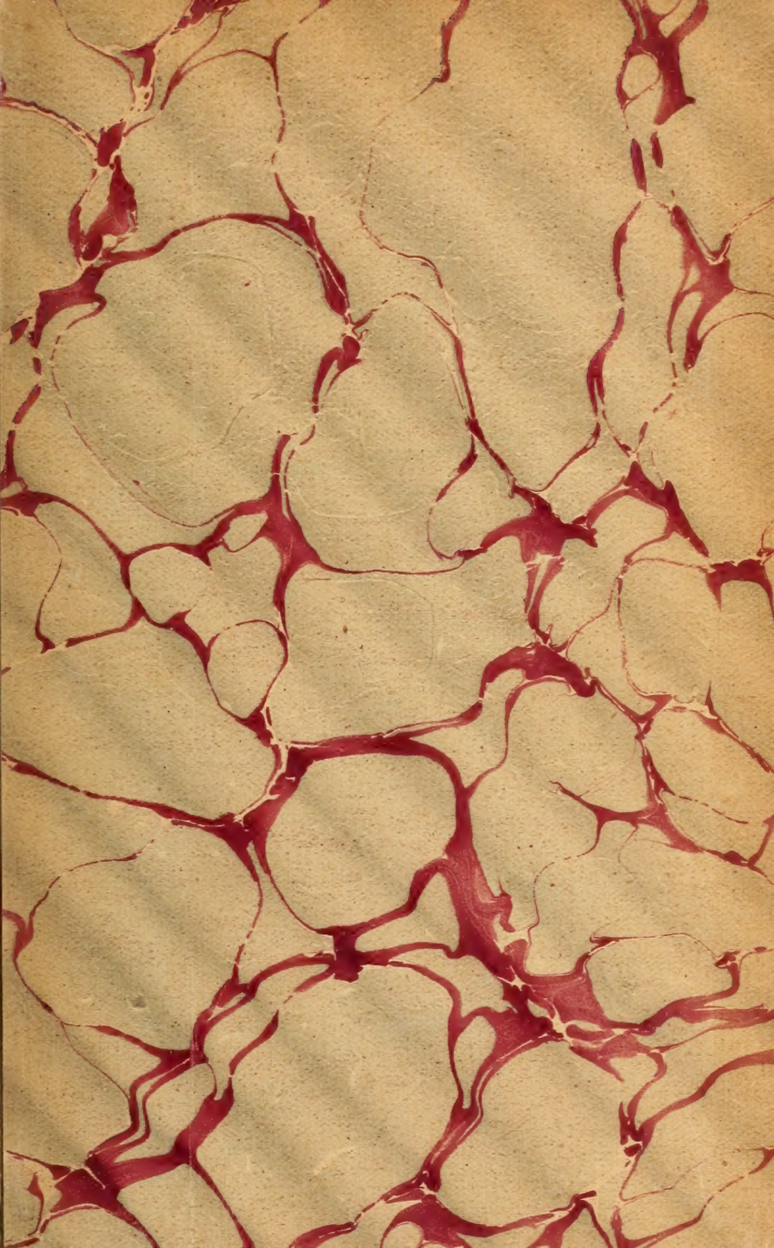

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01659338 6





ALFRED CAPUS

LA VEINE



Troisième mille

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE, 23, BOULEVARD DES ITALIENS

La Veine

Comédie en quatre actes, représentée pour la première fois sur la scène du *Théâtre des Variétés*, le 2 Avril 1901.

DU MÊME AUTEUR

Romans

QUI PERD GAGNE.
MONSIEUR VEUT RIRE.
FAUX DÉPART, illustré par L. Cappiello.
ANNÉES D'AVENTURES.

Théâtre

ROSINE, pièce en quatre actes.
BRIGNOL ET SA FILLE, pièce en trois actes,
INNOCENT, comédie en trois actes (avec Alphonse Allais).
PETITES FOLLES, comédie en trois actes.
LES MARIS DE LÉONTINE, comédie en trois actes.
MARIAGE BOURGEOIS, pièce en quatre actes.
LA BOURSE OU LA VIE, pièce en quatre actes et cinq tableaux.
LA PETITE FONCTIONNAIRE, pièce en trois actes.

Sous presse

LES DEUX ÉCOLES, pièce en quatre actes.

ALFRED CAPUS

LA VEINE

Comédie en quatre actes

PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

*Il a été tiré à part cinq exemplaires sur japon
et quinze exemplaires sur vélin des Papeteries du Marais
numérotés à la presse.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



A LUCIEN GUITRY

ET

A JEANNE GRANIER

Leur ami.

A. C.

DISTRIBUTION

JULIEN BREARD	MM.	Lucien Guitry.
EDMOND TOURNEUR.		Albert Brasseur.
CHANTEREAU.		Guy.
SIGISMOND		Prince.
LEBRANCARD.		Simon.
POUSSIER.		Demay.
CHARLOTTE LANIER	Mmes	Jeanne Granier.
SIMONE BAUDRIN.		Marcelle Lender.
JOSÉPHINE		Eve Lavallière.
GENEVIÈVE.		Debeyre.
CLÉMENCE		Lauthenay.
LOUISE		Brésil.
ROSALIE.		Angèle Delys.
UNE BONNE.		Delphine.

Deux Messieurs — Un Commissionnaire — Un Domestique.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Riga, régisseur général du *Théâtre des Variétés*.

ACTE PREMIER

La scène représente une boutique de fleuriste, à Paris, de nos jours. La devanture de la boutique est garnie de plantes et de fleurs. A droite, une table sur laquelle sont des guirlandes et des corbeilles. A gauche, le comptoir. La porte donnant sur la rue est au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSÉPHINE, CLÉMENCE, LOUISE, UN GARÇON DE MAGASIN

Louise et Clémence travaillent à droite arrangeant les guirlandes et les corbeilles qui sont sur la table. A gauche, Joséphine assoupie, sur une chaise, près du comptoir.

LE GARÇON DE MAGASIN, entrant à droite, un paquet à la main.

Il arrive deux paniers... roses et violettes de Parme.

LOUISE

Eh bien ! recevez-les. Madame n'est pas encore rentrée.

LE GARÇON

Et puis ce paquet... de la part de la lingère. Ce sont des modèles. On attend la réponse.

CLÉMENCE

Ah ! voyons...

LOUISE, lisant.

Chemises de nuit... chemises de jour... Madame répondra tout à l'heure.

LE GARÇON

Bon !

Il dépose le paquet et sort par la droite.

CLÉMENCE, se remettant au travail.

Dépêchons-nous. Il faut cette guirlande pour ce soir, vous le savez.

Entre Rosalie.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSALIE

ROSALIE

Bonjour, Mesdemoiselles. Mme Baudrin m'envoie vous demander si elle peut compter sur vous.

LOUISE

Ça va être fini.

ROSALIE

Vous aviez promis pour deux heures. Vous êtes en retard, comme toujours. Madame ne sera pas contente.

LOUISE

Puisqu'on vous dit que c'est fait !

ROSALIE

Alors, je peux dire à Madame…

LOUISE

Que tout sera chez elle dans une heure.

ROSALIE

Bien. Au revoir, Mesdemoiselles !

Elle sort.

CLÉMENCE

Elle en fait des manières, celle-là !

LOUISE

Autant que sa maîtresse.

CLÉMENCE

La belle Mme Baudrin.

LOUISE

On disait la belle Simone, l'an dernier. Cette année-ci, on dit la belle Mme Baudrin, parce que, dans l'intervalle, un imbécile lui a laissé trois millions en mourant.

CLÉMENCE

C'est ce qu'on peut appeler une belle mort.

LOUISE, à Clémence, désignant Joséphine.

Regardez-moi cette fille-là... De quoi a-t-elle l'air?

CLÉMENCE

Elle a l'air d'une personne qui a passé la nuit à courir.

LOUISE, élevant la voix.

Eh bien! Joséphine, vous n'avez pas honte de dormir à cinq heures de l'après-midi?

JOSÉPHINE, s'étirant.

C'est vrai que je dormais... J'étais même en train de rêver que je tombais, que je tombais...

CLÉMENCE

A quelle heure vous êtes-vous couchée ?

JOSÉPHINE

A quatre heures du matin.

LOUISE

Vous vous abîmerez la figure, à cette vie-là, et vous vous ruinerez la santé.

CLÉMENCE

Et qu'est-ce que vous avez fait, pour vous coucher si tard ?

JOSÉPHINE

Nous sommes allés souper, Henri et moi.

CLÉMENCE

Où cela ? si je ne suis pas indiscrète.

JOSÉPHINE

Chez une dame de nos amies qui pendait la crémaillère.

CLÉMENCE

Une cocotte, probablement.

JOSÉPHINE

Une femme entretenue, ce qui n'est pas la même chose.

CLÉMENCE

Comment s'appelle-t-elle ?

JOSÉPHINE

Laure... Laure de...

LOUISE

Vous ne savez même pas son nom !

JOSÉPHINE

Je l'ai oublié... Ça n'empêche pas que nous nous sommes amusés follement.

CLÉMENCE

Je suis sûre, Joséphine, que cette existence vous plairait ?

JOSÉPHINE

Beaucoup. J'aimerais avoir un appartement superbe, ou même un petit hôtel, avec une voiture, et des robes de deux à trois mille francs.

LOUISE

Vous raisonnez comme une ouvrière d'il y a trente ans. Vous êtes vieux jeu, ma chère !

CLÉMENCE

Vous me rappelez les grisettes d'autrefois, qui soupiraient après des cachemires.

JOSÉPHINE

Chacun a ses idées.

CLÉMENCE

Alors, quand vous voyez une femme couverte de diamants, cela vous épate ?

JOSÉPHINE

Non ; mais...

CLÉMENCE

Cela excite votre envie ou votre admiration ? Vous regrettez de ne pas être à sa place ?

JOSÉPHINE

Certainement.

LOUISE

Ah ! ma pauvre enfant ! vous êtes bien naïve ! Quel âge avez-vous donc ?

JOSÉPHINE

Dix-neuf ans.

LOUISE

Moi, j'en ai vingt et un, et Clémence que voilà est dans sa vingtième année. Vous pouvez vous en rapporter à notre expérience. Eh bien ! la vie de ces femmes-là

est aussi dure que la nôtre ; et, pour gagner un collier de perles qu'elles seront peut-être obligées de porter au clou le lendemain, elles font des machines que je ne vous souhaite pas.

JOSÉPHINE

Tenez, vous et Clémence, vous avez l'esprit gâté par la lecture des journaux. Vous êtes socialistes.

CLÉMENCE

Absolument.

JOSÉPHINE

Vous avez tort. Moi, je suis pour l'ancien système : les bijoux, les toilettes, le luxe.

LOUISE

Vous me faites pitié.

CLÉMENCE

Et vous accepteriez cela du premier venu ?

JOSÉPHINE

Un homme capable d'offrir un hôtel à une femme n'est jamais le premier venu.

CLÉMENCE, riant.

Est-ce qu'on vous en a déjà offert souvent, ma petite ?

JOSÉPHINE

Pas encore.

LOUISE

C'est dommage.

CLÉMENCE

Ça ne tardera pas, espérons le.

JOSÉPHINE

Qui sait ?

LOUISE, à Clémence.

Elle est étonnante !

JOSÉPHINE

Apprenez, Mesdemoiselles, que pas plus tard qu'avant-hier j'ai été suivie par un monsieur depuis le coin de l'avenue de l'Opéra jusqu'ici.

LOUISE

Qui était ce monsieur?

JOSÉPHINE

Un monsieur très bien, qui avait fait arrêter son coupé. Je l'ai parfaitement vu.

CLÉMENCE

Et vous a-t-il parlé, ce monsieur très bien ?

JOSÉPHINE

Il ne m'a pas parlé, parce que j'étais avec Henri. (Elle est à ce moment près de la devanture et regarde dans la rue.) Ah ! par exemple !

LOUISE

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

JOSÉPHINE

Le voilà encore... Je le reconnais... Oh ! c'est bien lui.

Elle se redresse.

LOUISE

Ne vous pavanez donc pas comme ça devant la fenêtre. Ma parole ! vous êtes indécente !

JOSÉPHINE, se reculant un peu.

Il regarde par ici.

Elle s'éloigne après avoir jeté un dernier coup d'œil.

CLÉMENCE

N'ayez donc pas peur ; s'il veut vous retrouver, il vous retrouvera.

JOSÉPHINE, avec dignité.

Et surtout, si moi je le veux.

LOUISE

Oh !...

CLÉMENCE

Et ce pauvre Henri, qu'est-ce qu'il deviendrait dans cette combinaison ?

JOSÉPHINE

Il est convenu avec lui que, du jour où je trouverais une situation, on se quitterait comme de bons amis.

CLÉMENCE

On n'est jamais si bons amis que quand on se quitte.

LOUISE, avec ironie.

Ce que je vois de plus clair là dedans, c'est que Joséphine va rouler carrosse.

JOSÉPHINE

Vous seriez bien étonnées, Mesdemoiselles !

LOUISE

En aucune façon. Vous êtes assez jolie pour tourner la tête à quelqu'un.

CLÉMENCE

Certes !... J'espère que vous reviendrez voir vos anciennes camarades ?

JOSÉPHINE

Moquez-vous de moi. Je suis bonne fille.

LOUISE, venant vers elle.

Ma chère petite, je vais vous parler sérieusement, maintenant. Vous êtes dans une très mauvaise voie. Vous croyez encore aux gens qui viennent mettre leur fortune aux pieds de la femme aimée ? Il n'y en a plus. Il n'y a plus que des boursiers qui vous paient tout juste à souper, ce qui est très fatigant, et des gommeux qui mettent leur amour-propre à ne pas vous offrir seulement un chapeau. Résignez-vous à rester

ici. Le métier n'est pas mauvais, on gagne sa vie ; nous avons une patronne intelligente et pas rosse du tout... Contentez-vous donc de cela, ma chère ; c'est un conseil d'amie que je vous donne.

Charlotte a ouvert la porte de droite; elle entre en entendant ces derniers mots.

SCÈNE III

Les Mêmes, CHARLOTTE, puis CHANTEREAU

CHARLOTTE

C'est très bien, Louise, de ne pas dire du mal de la patronne quand elle est absente.

LOUISE

Je dis ce que je pense, Madame.

CHARLOTTE

Vous êtes très gentilles toutes les trois... Est-ce que monsieur Chantereau est venu?...

CLÉMENCE

Pas encore, Madame... Il n'est venu que la lingère.

CHARLOTTE

A-t-elle apporté mes modèles ?

CLÉMENCE

Oui, Madame.

CHARLOTTE

Voyons... (Elle entr'ouvre le paquet.) Mais c'est du linge de cocotte, ça !... Je n'en veux pas... Pour qui me prend-elle ! (Allant à la table de droite.) Et la guirlande de Mme Baudrin, où en est-ce ?

CLÉMENCE

Regardez, Madame.

CHARLOTTE

Pas mal... (Prenant un des bouquets.) Il faudrait m'incliner ces fleurs-là un peu à gauche...

Je ne vois pas autre chose à changer. (Prenant l'autre.) Et pour ceci je voudrais un ruban orange au lieu d'un grenat.

LOUISE, prenant un bouquet et s'apprêtant à sortir par la droite.

N'est-ce pas, Madame, qu'à notre époque il vaut mieux pour une femme avoir un métier honorable que de faire la noce ?

CHARLOTTE

Qu'est-ce que vous dites ?

LOUISE

Nous discutions ça quand vous êtes entrée, Madame.

CLÉMENCE

Et nous voudrions avoir votre avis.

CHARLOTTE

Vous me posez là une question très délicate, mes enfants. Pour bien vous répon-

dre, il faudrait que j'aie pu comparer. Or, je n'ai pas été cocotte.

JOSÉPHINE

Et pourtant, il n'aurait tenu qu'à vous, patronne, élégante comme vous l'êtes...

CHARLOTTE

Je n'ai aucun mérite : l'occasion ne s'est pas présentée. Cependant je vais vous dire à peu près ce que je pense.

LOUISE

Ah !

Elles entourent Charlotte toutes les trois.

CHARLOTTE

Eh bien ! je pense que toutes les professions sont pleines de difficultés, et que les femmes ne doivent pas se mépriser entre elles. Si c'est un conseil que vous me demandez, je vous dirai de rester honnêtes le plus longtemps que vous pourrez ; d'abord,

vous ne risquez rien. Mais le jour où le hasard vous fera rencontrer un homme qui vous aimera et que vous aimerez aussi, tâchez de ne plus le quitter et de l'aider de toutes vos forces, car c'est encore avec un homme qu'une femme se tire le mieux d'affaire dans l'existence.

LOUISE

Pourtant, vous, patronne, vous êtes seule, et vous avez fait votre fortune.

CHARLOTTE

Ma fortune ! Elle n'est pas faite, hélas ! il s'en faut de beaucoup. Et puis, je ne suis pas un modèle de toutes les vertus, il ne faudrait pas croire cela ; j'ai fait des bêtises comme tout le monde.

TOUTES LES TROIS, avec curiosité, se rapprochant.

Vraiment ?

JOSÉPHINE, joignant les mains.

Oh ! racontez-nous-le, patronne !

CHARLOTTE

Ce sera pour une autre séance, mes enfants. (Paraît Chantereau, serviette sous le bras, tenue et gestes d'homme d'affaires.) Bonjour, Monsieur Chantereau, je vous attendais.

CHANTEREAU

Madame... Mesdemoiselles... votre serviteur.

CHARLOTTE, aux ouvrières.

Allez donc défaire les paniers qui viennent d'arriver. Je vous rejoins.

Clémence, Louise et Joséphine se retirent par la droite

SCÈNE IV

CHARLOTTE, CHANTEREAU

CHARLOTTE, vivement.

Vous êtes-vous occupé de moi ?

CHANTEREAU

Tous ces jours-ci.

CHARLOTTE

Où en sommes-nous ?

CHANTEREAU

Voilà. J'ai établi votre actif et votre passif, sou par sou, comme c'était convenu. Vous devez beaucoup plus que vous ne croyiez... N'en soyez pas surprise. On doit toujours beaucoup plus qu'on ne croit.

CHARLOTTE

Mais alors, comment vais-je faire ?

CHANTEREAU

C'est très grave.

CHARLOTTE

Est-ce que je vais être obligée de liquider ?

CHANTEREAU

Hum !...

CHARLOTTE

Vous n'avez donc pas expliqué aux créanciers que leur intérêt est de patienter ? que la maison n'a que deux ans d'existence et qu'il faut donner à la clientèle le temps de venir? Nous avons vu beaucoup de monde aujourd'hui. (Entre un monsieur.) Tenez, voilà encore quelqu'un. (Au monsieur.) Vous désirez, Monsieur?

LE MONSIEUR

Une botte de violettes.

CHARLOTTE

Voici, Monsieur. Comme cela, n'est-ce pas ?

LE MONSIEUR

A merveille... Combien ?

CHARLOTTE

Trois francs...

Le monsieur paie et sort.

CHARLOTTE, à Chantereau.

Il suffit d'un rien pour lancer une maison à Paris. C'est insensé que les gens ne comprennent pas ça !

CHANTEREAU

Les créanciers n'entrent pas dans ces considérations.

CHARLOTTE

Quels idiots !

CHANTEREAU

Tenez, ce qu'il vous faudrait, ce serait une bonne somme de vingt à vingt-cinq mille francs qui vous permettrait de tenir le coup et de vous débarrasser de tous ces gêneurs.

CHARLOTTE

Vous devriez me trouver cela, mon cher monsieur Chantereau.

CHANTEREAU

C'est fait.

CHARLOTTE

Vous avez trouvé quelqu'un qui consentirait à me prêter ?...

CHANTEREAU

Oui.

CHARLOTTE

Qui ?

CHANTEREAU

Moi.

CHARLOTTE, lui serrant la main.

Mais il fallait me dire cela tout de suite, au lieu de me mettre la mort dans l'âme ! Asseyez-vous donc.

CHANTEREAU

Par exemple, il y a une petite condition.

CHANTEREAU

Tout ce que vous voudrez. Et laquelle ?

CHANTEREAU

Laquelle ?... Vous me demandez laquelle ! (Hésitant.) Heu !... Vous vous appelez Charlotte Lanier, n'est-ce pas ? Mademoiselle Charlotte Lanier ?

CHARLOTTE

Vous le savez bien.

CHANTEREAU

Moi, je m'appelle Chantereau, Jules Chantereau. J'ai quarante-deux ans.

CHARLOTTE

Vous ne les paraissez pas.

CHANTEREAU

Parce que j'ai mené une existence régulière... Eh bien ! la condition, c'est que vous ne vous appeliez plus mademoiselle Lanier, mais madame Chantereau.

CHARLOTTE

Ah bah !

CHANTEREAU

Voilà.

CHARLOTTE

Vous voulez m'épouser, vous !... Qu'est-ce qui vous a donné cette idée-là ?

CHANTEREAU

Plusieurs choses. D'abord je suis amoureux de vous.

CHARLOTTE

Celle-là, par exemple !

CHANTEREAU

Vous ne vous en étiez jamais aperçue ?

CHARLOTTE

Non, je l'avoue.

CHANTEREAU

C'était pourtant facile à deviner.

CHARLOTTE

A quoi, mon Dieu ?

CHANTEREAU

A des détails... Ainsi, quand j'ai commencé à m'occuper de vos affaires, il y a un mois, est-ce que je vous ai demandé une provision ?

CHARLOTTE

Une provision ?

CHANTEREAU

De l'argent d'avance... Je ne vous en ai pas demandé, n'est-ce pas ?

CHARLOTTE

C'est vrai.

CHANTEREAU

Un homme d'affaires qui ne demande pas d'argent d'avance, rien que cela aurait dû vous donner une indication.

CHARLOTTE

Mon pauvre monsieur Chantereau, il n'y

a qu'un obstacle à ce beau projet : c'est que je ne veux pas me marier.

CHANTEREAU

Laissez-moi ajouter un mot... Je connais votre existence à fond ; vous n'auriez pas grand'chose à me cacher.

CHARLOTTE

Est-ce que vous seriez de la police ?

CHANTEREAU

Si j'étais de la police, je ne saurais rien. J'ai pris des informations sur vous, ce n'était pas bien difficile. Vous êtes une très brave personne. A vingt ans, vous habitiez les Batignolles avec vos parents qui étaient vieux et qui sont morts. Vous avez été séduite par un employé de la place Clichy, avec qui vous avez vécu cinq ans ; il vous a quittée. Depuis, vous vous êtes très bien conduite et vous n'avez pas pris d'amant. Vous avez travaillé de votre état. Il y a deux

ans, une cousine éloignée vous a laissé quelques billets de mille francs. Vous avez monté un magasin de fleurs ; mais vous avez fini par manger vos capitaux. Aujourd'hui vous êtes à la veille de liquider et de vous trouver sans ressources, obligée de retravailler de vos dix doigts... Réfléchissez donc bien avant de me répondre définitivement.

CHARLOTTE

Oh ! c'est tout réfléchi.

CHANTEREAU

Vous refusez ?

CHARLOTTE

En vous remerciant de la bonne opinion que vous avez de moi, cependant.

CHANTEREAU

Vous avez le plus grand tort de refuser. Entre autres avantages pratiques, ce ma-

riage aurait celui de vous éviter une folie... une folie que vous êtes sur le point de commettre.

CHARLOTTE

Moi?

CHANTEREAU

Vous.

CHARLOTTE

Et en quoi consisterait cette folie?

CHANTEREAU

Elle consisterait à devenir la maîtresse de M. Julien Bréard, avocat, demeurant au quatrième étage de cet immeuble, trois étages au-dessus du vôtre.

CHARLOTTE

Il paraît que vous avez pris aussi des renseignements sur M. Bréard?

CHANTEREAU

Je n'avais pas besoin de les prendre, je les avais. Avocat sans clients, paresseux et ambitieux à la fois, égoïste; aucun avenir, à moins d'une chance extraordinaire que rien ne fait prévoir ; couvert de dettes. Je lui ai fait prêter plusieurs fois de l'argent, il ne l'a rendu que contraint et forcé ; il m'en doit encore personnellement. Un de ces jours, je vais le poursuivre à blanc.

CHARLOTTE

Dites tout de suite que c'est un malhonnête homme.

CHANTEREAU

Non, je ne crois pas ; mais c'est la pire connaissance que puisse faire une femme comme vous. Comment ! vous êtes intelligente, vous êtes active, vous avez de l'initiative, des idées ; si vous aviez reçu de l'instruction, vous auriez été une femme

remarquable; et vous allez!... Mais Bréard ne vous comprendra jamais! il vous traitera comme la première venue et vous plantera là, son caprice satisfait...

CHARLOTTE

D'abord, ce serait mon affaire et non la vôtre. Et puis, qui vous a raconté cette histoire?... Je le connais à peine, moi, votre monsieur Bréard; je l'ai vu peut-être dix fois dans ma vie... C'est un voisin, voilà tout.

CHANTEREAU

Il est toujours fourré ici.

CHARLOTTE

C'est une erreur. Il vient de temps en temps. Il nous apporte des billets de théâtre.

CHANTEREAU

Il ne vous a jamais fait de déclaration?

CHARLOTTE

Jamais ! ma parole !... Qu'est-ce qui vous prouve, d'ailleurs, que c'est pour moi qu'il vient ? Il y a trois ouvrières très gentilles.

CHANTEREAU

Oh !...

CHARLOTTE

Pourquoi pas ?

CHANTEREAU

Évidemment, ce n'est pas impossible.

CHARLOTTE

Vous voyez !

CHANTEREAU, avec intention.

Le fait est que je l'ai rencontré une fois, sous la voûte, causant d'assez près avec Joséphine.

CHARLOTTE, vivement.

Lui! avec Joséphine!... Allons donc!... Où l'avez-vous rencontré? Sous la voûte?

CHANTEREAU

Rassurez-vous : ce n'est pas vrai. Je voulais m'assurer s'il y avait encore de l'espoir. Il n'y en a plus.

CHARLOTTE

Comme c'est malin!

CHANTEREAU

Vous aimez mieux être la maîtresse d'un gommeux que la femme légitime d'un homme qui s'habille mal.

CHARLOTTE

Je ne serai jamais la femme légitime ou la maîtresse que d'un homme que j'aimerai... et je ne vous aime pas.

CHANTEREAU

Et vous aimez M. Bréard, d'après ce que je vois?

CHARLOTTE

Ça ne vous regarde pas... Allons, Monsieur Chantereau, sans rancune?

CHANTEREAU

Oh ! sans rancune. Nous ne sommes plus, moi qu'un homme d'affaires, vous que ma cliente. Ne parlons donc que de vos intérêts et pas d'autre chose. Quand comptez-vous payer les divers fournisseurs qui réclament leur argent?

CHARLOTTE

Je ne sais pas.

CHANTEREAU

Alors, il faut vous attendre à tout de leur part.

CHARLOTTE

C'est bon. Je m'arrangerai.

CHANTEREAU, *changeant de ton.*

Voyons... une dernière fois?... Non?

CHARLOTTE

Non! Je me passerai de vous. J'en ai vu bien d'autres dans la vie!

CHANTEREAU

Et ce n'est pas fini!

CHARLOTTE

Advienne que pourra! Adieu, Chantereau.

CHANTEREAU

Adieu, Madame. *(Voyant Julien Bréard qui entre.)* *(A part.)* Ah! Ah! voici le pistolet!...

SCÈNE V

LES MÊMES, JULIEN

JULIEN

Madame... Tiens! Chantereau... Ça va bien?

CHANTEREAU, sèchement.

Pas mal.

Il s'éloigne.

JULIEN

Hé! nous sommes de mauvaise humeur, à ce qu'il paraît?

CHANTEREAU

Très mauvaise.

JULIEN

Ne faites pas les gros yeux, Chantereau. On sait bien que vous êtes un bon garçon.

CHANTEREAU

Non, Monsieur, je ne suis pas un bon garçon, et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir.

Il sort après avoir salué Charlotte.

SCÈNE VI

JULIEN, CHARLOTTE

JULIEN, allant prendre la main de Charlotte.

Je vous demande pardon d'avoir répondu à cet imbécile devant vous.

CHARLOTTE

Méfiez-vous de lui.

JULIEN, riant.

Et vous aussi.

CHARLOTTE

Soyez tranquille.

JULIEN

Je ne vous dérange pas ?

CHARLOTTE

Pas pour le moment.

JULIEN, souriant.

Dites-moi, est-ce que vous connaissez le Havre ?

CHARLOTTE, étonnée.

Le Havre ? Non.

JULIEN

Tant mieux. Je parie même que vous n'avez pas vu la mer depuis longtemps ?

CHARLOTTE

Depuis cinq ans. Je suis allée au Mont Saint-Michel en train de plaisir. Ça et les environs de Paris, voilà tous mes déplacements.

JULIEN

C'est parfait ! Alors, vous iriez au Havre volontiers, avouez-le ?

CHARLOTTE

C'est même un projet que j'avais fait depuis longtemps, de profiter d'un jour de vacances.

JULIEN

Tout va bien. Figurez-vous que j'ai un procès au Havre lundi.

CHARLOTTE

Un procès que vous plaidez ?

JULIEN

Dame !...

CHARLOTTE

Vous plaidez donc quelquefois ?

JULIEN

C'est mon état... Il faut donc que je sois là-bas lundi à midi. On pourrait partir ce soir samedi, et on aurait toute la journée du dimanche pour visiter la ville et les environs.

CHARLOTTE

Partir, qui ?

JULIEN

Mais, nous deux.

CHARLOTTE

Tous deux !

JULIEN

Vous et moi.

CHARLOTTE

Vous voulez rire ?

JULIEN

Je voudrais bien !... Il y a un train ce soir à sept heures cinquante; on arrive à onze heures. Nous dînerions dans le wagon-restaurant en bons camarades... et demain...

CHARLOTTE

Et demain?

JULIEN

Nous ferions une jolie promenade en bateau.

CHARLOTTE

Comme si de rien n'était.

JULIEN

Voilà !

CHARLOTTE

Eh bien ! votre petite combinaison n'est pas pratique du tout.

JULIEN, s'approchant d'elle, tout près.

Vous ne voulez pas?

CHARLOTTE, troublée.

Non... c'est impossible... Éloignez-vous, voyons. Si on entrait !

JULIEN

Je vous aime beaucoup.

CHARLOTTE

Vous ne m'aimez pas du tout. Vous passeriez volontiers une journée au Havre avec moi, je ne dis pas non...

JULIEN

Je ne vous inspire donc pas un peu de sympathie?

CHARLOTTE

J'en aurai toujours trop.

JULIEN

C'est convenu, alors?

CHARLOTTE

Non.

JULIEN

Si. Ce voyage avec vous, ce sera exquis. Je ne pense plus qu'à cela... Acceptez, ma petite Charlotte. D'abord, je suis sûr que vous en avez envie.

CHARLOTTE

Une autre fois, nous verrons. Pas cette fois-ci.

JULIEN

Une autre fois, ce sera moins bien. Et puis, ce ne sera plus improvisé. Je rêve d'être une journée entière tout seul avec vous, de voir votre figure si animée, vos yeux si brillants, les jolis mouvements que vous avez pour faire la moindre des choses ; et j'ai tant de plaisir aussi à causer avec vous !

CHARLOTTE, riant.

Du plaisir à causer avec moi!... Celle-là est drôle !... Mais je ne suis qu'une bête!

JULIEN, indigné.

Qui vous a dit ça ?

CHARLOTTE

Je m'en rends compte... D'ailleurs, je n'ai pas été à l'école seulement six mois. Vous, vous êtes un savant... un avocat.

JULIEN

J'ai oublié tout ce que vous n'avez pas appris. Le résultat est le même.

CHARLOTTE

Taratata! Croyez-vous que je ne sente pas la différence qu'il y a entre nous ? Je vous plais, par hasard; au bout de deux jours, vous auriez de moi par-dessus la tête, tant j'aurais dit de sottises.

Entre un monsieur.

LE MONSIEUR

Combien cette corbeille ?

CHARLOTTE

Soixante francs.

LE MONSIEUR, après quelques mots à voix basse.

Je compte sur votre exactitude.

Sort le monsieur.

JULIEN

Ça va, la clientèle, ça va...

CHARLOTTE

Savez-vous ce que vous devriez faire, à votre âge ? Vous devriez vous marier, au lieu de faire la cour à vos voisines. Vous n'y avez jamais songé ?

JULIEN

A me marier ?

CHARLOTTE

Oui.

JULIEN

Pas un instant.

CHARLOTTE

Qu'est donc devenue cette femme avec qui on vous rencontrait tout le temps, le mois dernier ?

JULIEN

Elle ne me l'a pas envoyé dire.

CHARLOTTE

Comment vous êtes-vous séparés? Est-ce vous qui l'avez quittée, ou elle ?

JULIEN

Je cherche.

CHARLOTTE

Ce doit être vous.

JULIEN

Je crois en effet que c'est moi.

CHARLOTTE

Et pourquoi ?

JULIEN

Pourquoi je l'ai quittée ?... Je l'ai quittée parce qu'elle a pris un autre amant.

CHARLOTTE

Tenez, vous n'êtes pas sérieux. Je commence à croire que j'ai plus d'expérience de la vie que vous.

JULIEN

Vous êtes exquise, voilà ce que vous êtes.

CHARLOTTE

Une chose qui me tenterait, ce serait d'être un peu votre confidente... Je suis sûre que je vous donnerais de très bons conseils.

JULIEN

Bons ou mauvais, je les suivrais.

CHARLOTTE

Et, qui sait ? je vous éviterais peut-être bien des sottises... Vous devez en faire beaucoup.

JULIEN

Ça dépend.

CHARLOTTE

On dit que vous êtes très paresseux.

JULIEN

Qui... on ?...

CHARLOTTE

N'importe... on dit aussi que vous êtes très négligent... Oh ! je n'ai pas de bonnes notes sur votre compte !

JULIEN

Je parie que c'est Chantereau ?... Sous prétexte que je lui dois de l'argent...

CHARLOTTE

Comment ! vous avez des dettes?

JULIEN

Pourquoi n'en aurais-je pas ?

CHARLOTTE

Et vous ne les payez pas, probablement.

JULIEN

C'est pour ça que je les ai.

CHARLOTTE

Vous allez gâcher votre vie, si vous n'êtes pas plus raisonnable, Monsieur Julien. Moi, à votre place, avec l'éducation que vous avez reçue, je voudrais arriver très haut. Vous n'êtes donc pas ambitieux ?

JULIEN

Mais si !

CHARLOTTE

Je voudrais être un grand avocat, ou bien un député, un ministre... je ne sais pas, moi... quelqu'un de célèbre.

JULIEN, riant.

J'y songe.

CHARLOTTE

Mais vous ne faites rien pour cela.

JULIEN

J'attends la veine.

CHARLOTTE

Vous pourriez l'attendre longtemps.

JULIEN

Qui sait ?

CHARLOTTE

Oh ! si vous êtes superstitieux...

JULIEN

Je ne suis pas superstitieux... Je crois que tout homme un peu bien doué, pas trop sot, pas trop timide, a dans la vie son heure de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. Cette heure-là, ma petite Charlotte, c'est triste à dire, mais ce n'est ni le travail, ni le courage, ni la patience qui nous la donnent. Elle sonne à une horloge qu'on ne voit pas, et tant qu'elle n'a pas sonné pour nous, nous avons beau déployer tous les talents et toutes les vertus, il n'y a rien à faire, nous sommes des fétus de paille.

CHARLOTTE

Comme c'est faux, ce que vous dites là, et surtout décourageant !

JULIEN, regardant sa montre.

Aussi, je m'arrête. Parlons de choses sérieuses. Le train du Havre est à sept heures cinquante. Nous nous rendrons à la gare chacun de son côté, afin d'enlever au concierge un sujet de conversation, et...

CHARLOTTE

Vous avez trouvé cela ?

JULIEN

A propos... est-ce que vous avez un sac de voyage ? Non, n'est-ce pas ? Vous ne voyagez jamais.

CHARLOTTE, riant.

Et ce ne sera pas aujourd'hui.

JULIEN

Pas d'observations. Je vais vous envoyer tout à l'heure un petit sac, gentil comme

tout, que je choisirai moi-même. Vous y mettrez tout ce qu'il faut...

CHARLOTTE

Merci du cadeau. Ça me servira plus tard. Mais ce soir, Monsieur Julien, je crois bien que vous voyagerez seul. C'est samedi, et tous les samedis je dîne avec mon amie Geneviève, une amie d'enfance que vous avez déjà rencontrée ici, et qui va même arriver bientôt, car la classe doit être finie.

JULIEN

Ah ! oui, elle est institutrice, Mlle Geneviève.

CHARLOTTE

Nous étions à l'école ensemble, toutes petites. Seulement, elle, elle a continué ses études.

JULIEN

Est-elle plus heureuse que vous ?

CHARLOTTE

En tous cas, avec les goûts qu'elle a, elle ne sera jamais malheureuse... tandis que moi...

JULIEN

Vous, vous serez très heureuse, et vous rendrez très heureux aussi les gens qui seront autour de vous... C'est pourquoi je veux être autour de vous. Au revoir, je vais acheter votre petit sac... (Ouvrant la porte pendant qu'entre Joséphine.) Alors, Madame, je peux compter sur votre exactitude : sept heures cinquante !

Il sort.

JOSÉPHINE

Si Madame veut venir voir ?

CHARLOTTE

J'y vais... j'y vais...

JOSÉPHINE

Les roses et les violettes sont très belles, Madame. Je crois qu'elles peuvent attendre jusqu'à lundi.

CHARLOTTE

Ça vaudrait mieux.

Elle sort.

SCÈNE VII

JOSÉPHINE, TOURNEUR

TOURNEUR, entrant.

(A part.) Ah ! elle est seule !

JOSÉPHINE

Monsieur désire ? (A part.) Oh ! le monsieur !

TOURNEUR

Ce que je désire ?

JOSÉPHINE

Oui...

TOURNEUR

(A part.) Charmante... charmante... (Haut.) Je désire une fleur, une simple fleur, pour ma redingote.

JOSÉPHINE

Œillet... Muguet?...

TOURNEUR

Un œillet.

JOSÉPHINE

Celui-ci ?

TOURNEUR

Celui-ci, délicieuse petite Joséphine.

JOSÉPHINE, stupéfaite.

Vous savez mon nom !

TOURNEUR

J'adore ce nom-là, et vous aussi, je vous adore. Vous me plaisez follement. Il faut absolument que vous veniez dîner avec moi ce soir.

JOSÉPHINE

Mais, Monsieur...

TOURNEUR

Excusez-moi si je me dépêche, mais nous n'avons probablement que quelques minutes... Est-elle délicieuse!... (Joséphine sourit.) Oui, c'est ça, riez... moquez-vous de moi... Au fond, vous sentez que je suis sincère... un peu brutal, mais très sincère... Vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, vous savez... Mais parlons sérieusement, car je suis très sérieux...

JOSÉPHINE

Oh!

TOURNEUR

Voici votre nouvelle adresse : c'est là que vous habiterez à partir de demain, 52, rue de Courcelles. Un petit hôtel que je suis en train de faire installer pour vous. Il va être prêt. Nous irons choisir demain deux jolis chevaux et les voitures. Vous serez gentille comme un ange là-dedans ! (Joséphine, pendant ces phrases, a la figure abasourdie et n'a pas l'idée de faire un mouvement. Tourneur continue :) Ah !... si vous avez une mère, vous pouvez l'emmener, ça ne me gêne pas... J'ai oublié de vous dire qui je suis : Edmond Tourneur, pas tout à fait un va-nu-pieds... Alors, c'est convenu, délicieuse petite Joséphine ? Je vous attends ce soir, à huit heures, au coin de l'avenue de l'Opéra et de la rue des Pyramides... Je serai dans mon coupé... vous monterez... Et n'ayez pas peur ! dites-vous que vous avez affaire à un bon garçon... Maintenant, si

vous ne voulez pas que je m'en aille en larmes, vous allez accepter ce machin-là... (Il donne à Joséphine un écrin avec sa carte.) C'est gentil, ma parole !... A ce soir huit heures. (Prenant une pièce de monnaie.) Et voici les vingt sous pour la boutonnière.

JOSÉPHINE, levant les yeux.

Ça, par exemple !...

Entre Charlotte, puis, derrière elle, Louise et Clémence.

SCÈNE VIII

CHARLOTTE, JOSÉPHINE, LOUISE, CLÉMENCE

CHARLOTTE, entrant.

Mais oui, chaque fois que l'on peut garder des fleurs en panier, ça vaut beaucoup mieux. Maintenant, mes enfants, vous pouvez vous en aller... Je n'ai plus besoin de vous.

LOUISE, qui s'est approchée de Joséphine, apercevant l'écrin que celle-ci tient encore à la main.

Qu'est-ce que vous avez là, Joséphine !... Un écrin... (Elle l'ouvre.) Oh! mais c'est un bijou magnifique !... Voyez, Madame.

CHARLOTTE

En effet.

LOUISE

C'est à vous, ça?

JOSÉPHINE murmure.

Oui.

LOUISE, ironiquement.

Mes compliments...

Elle lit la carte de Tourneur que Joséphine a laissée sur la table.

CLÉMENCE

Edmond Tourneur !

LOUISE, à Charlotte.

Est-ce que ce n'est pas le monsieur qui est si riche et qui fait courir ?

CHARLOTTE, prenant la carte et lisant.

C'est lui-même.

CLÉMENCE

C'est donc votre conquête, Joséphine ? (Mouvement de tête de Joséphine.) Eh bien ! ma chère, vous voilà millionnaire ?...

LOUISE, raillant.

Femme à la mode !

CLÉMENCE, même jeu.

On entendra parler de vous dans les journaux.

CHARLOTTE

Voyons, Mesdemoiselles, laissez Joséphine tranquille... et à lundi.

CLÉMENCE ET LOUISE ont rapidement mis leurs chapeaux.

A lundi donc, Madame... Adieu, Joséphine !

CLÉMENCE

Vous nous enverrez des bonbons au jour de l'an, j'espère.

Elles sortent.

SCÈNE IX

CHARLOTTE, JOSÉPHINE

Joséphine, une fois seule avec Charlotte, s'assied brusquement sur une chaise et se met à sangloter.

CHARLOTTE

Eh bien! qu'est-ce que tu as, gamine ? Tu pleures.

JOSÉPHINE, en larmes.

Oh ! patronne...

CHARLOTTE

C'est vrai ? C'est ce monsieur qui t'a envoyé... ?

JOSÉPHINE, *toujours entre deux sanglots.*

Oui... Il est venu tout à l'heure... Je ne lui avais jamais parlé, moi... Il m'a donné ça...

CHARLOTTE, *souriant.*

Tu l'as accepté ?

JOSÉPHINE, *même jeu.*

Non... Ah ! oui... Il m'a offert un hôtel, des chevaux, une voiture... Tenez, là, à cette adresse.

CHARLOTTE

Je vois bien... Ce n'est pas la peine de sangloter comme ça.

JOSÉPHINE, *se remettant peu à peu.*

Je ne sais pas quoi faire, moi...

CHARLOTTE

Tu ne me demandes pas un conseil, j'espère ?

JOSÉPHINE

Oh! non... Vous êtes sage, vous, vous êtes raisonnable.

CHARLOTTE

Je vois que tu ne te feras pas beaucoup prier.

JOSÉPHINE, *timidement.*

C'est bien difficile de refuser, dites ?

CHARLOTTE

Il paraît que c'est très difficile. Te plaît-il au moins un peu, ce monsieur ?

JOSÉPHINE

Il a l'air d'un bon garçon.

CHARLOTTE

Allons ! je devine qu'on ne te verra pas ici lundi ?

JOSÉPHINE

Je ne... pense pas. Vous ne me gardez pas rancune?

CHARLOTTE

Moi ? Je ne te souhaite qu'une chose, c'est d'être parfaitement heureuse. Tu vas mener la vie que tu désirais. Tu voulais des bijoux et des toilettes, tu les as tout d'un coup, comme dans un rêve. Tâche de ne pas perdre la tête.

JOSÉPHINE, émue.

Dites, patronne ?

CHARLOTTE

Quoi ?

JOSÉPHINE

Voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

CHARLOTTE

Avec plaîsir, mon enfant.

Elle l'embrasse.

Entre Geneviève.

SCÈNE X

LES MÊMES, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE

Bonsoir, toi... Bonsoir, Joséphine.

JOSÉPHINE

Bonsoir, Mademoiselle Geneviève. Au revoir, patronne.

CHARLOTTE

Au revoir, petite.

Joséphine sort.

SCÈNE XI

CHARLOTTE, GENEVIÈVE

CHARLOTTE, embrassant Geneviève.

Tu ne t'imagines pas comme je suis contente de te voir !

GENEVIÈVE

Plus contente que les autres fois ?

CHARLOTTE

Beaucoup plus. Comment va ta mère ?

GENEVIÈVE

Un peu mieux. Elle t'attend ce soir pour dîner. Nous dînons ensemble, n'est-ce pas ? comme tous les samedis.

CHARLOTTE, distraite.

C'est donc samedi, aujourd'hui ?

GENEVIÈVE, riant.

Où as-tu la tête ?

CHARLOTTE

En effet... je te demande pardon... Oui, certainement, nous dînons ensemble... et plutôt deux fois qu'une.

GENEVIÈVE

Tu veux dîner deux fois ?

CHARLOTTE

C'est une façon de parler.

GENEVIÈVE

En attendant sept heures, si nous allions faire un tour de promenade dans le jardin des Tuileries ? Il fait un temps superbe !

CHARLOTTE

Pourquoi pas ?... Oui, un tour de promenade... Mais avant, je vais ranger ces lettres... et puis, j'ai les comptes de la semaine à établir.

GENEVIÈVE

Je ne suis pas pressée... A propos de comptes, et ces petits ennuis avec tes fournisseurs, dont tu me parlais l'autre jour ?

CHARLOTTE

Ces petits ennuis... ils sont devenus grands.

GENEVIÈVE

Qu'est-ce que tu dis ?

CHARLOTTE

Je t'expliquerai ça plus tard... Il est possible que je sois amenée à liquider... Oh ! ne t'effraie pas ! Ce n'est pas un désastre. Je m'en tirerai, j'espère.

GENEVIÈVE

Ma pauvre Charlotte !

CHARLOTTE

Bah ! on n'en meurt pas... Je recommencerai.

GENEVIÈVE

Tu sais que j'ai de vagues économies.

CHARLOTTE

Ah bien ! me vois-tu touchant à tes économies !... Il faut les garder pour notre vieillesse... Chut ! ne nous attristons pas... Et toi, où en sont tes démarches ?

GENEVIÈVE

Pour être nommée de première classe... Elles vont tout doucement. Je suis au mieux avec l'inspectrice. Je l'ai menée jeudi à

l'Opéra-Comique, avec les places que M. Bréard m'avait promises (Mouvement de Charlotte.) et qu'il m'a envoyées.

CHARLOTTE

Oui, je me rappelle.

GENEVIÈVE

On jouait *Carmen*. Il est très galant, ton voisin. Tu l'as revu ?

CHARLOTTE

Oui, tout à l'heure.

GENEVIÈVE

Je le soupçonne d'être un peu amoureux de toi.

CHARLOTTE

Je ne sais pas s'il est amoureux ; mais... devine ce qu'il a eu l'aplomb de me proposer, il y a un instant ?

GENEVIÈVE

Ce n'est pas difficile à deviner.

CHARLOTTE

Oui... Mais devine le truc qu'il a employé ?

GENEVIÈVE

Ça, j'avoue...

CHARLOTTE

Eh bien ! il a un procès à plaider au Havre, lundi. Tu comprends ? Alors, il m'a tout bonnement offert d'aller au Havre avec lui !

GENEVIÈVE

Lundi ?

CHARLOTTE

Non, ma chère, ce soir.

GENEVIÈVE

Oh !

CHARLOTTE

A sept heures... Il y a un train à sept heures, il paraît. (Regardant sa montre.) Dans une heure... Comment la trouves-tu, celle-là ?

GENEVIÈVE

C'est vif ! Qu'est-ce que tu lui as répondu ? Tu as refusé ?

CHARLOTTE

Tu penses !...

GENEVIÈVE

Et il a été bien attrapé ?

CHARLOTTE

Bien attrapé !... Tu ne le connais pas ! Il est tranquillement sorti en me disant : « A ce soir, alors. »

GENEVIÈVE

C'est de l'aplomb, en effet !

CHARLOTTE

Je suis sûre qu'il m'attendra à la gare.

GENEVIÈVE

Et tu n'y seras pas.

CHARLOTTE

Non, je n'y serai pas ! Voilà une question ! Je n'y serai certainement pas.

GENEVIÈVE, la regardant, après un silence.

Est-ce que tu l'aimerais, par hasard ?

CHARLOTTE

Lui ?

GENEVIÈVE

Oui.

CHARLOTTE, brusquement.

Mais, naturellement, je l'aime !... Si je ne

l'aimais pas, il y a longtemps que nous serions parties nous promener. Je l'aime à en être à moitié folle ! Je pense à lui du matin au soir !... (Changeant de ton.) Qu'est-ce que tu dis de ça ?

GENEVIÈVE

Dame !...

CHARLOTTE

C'est tout ce que ça t'inspire, cette situation ?

GENEVIÈVE

Que veux-tu que je te dise ?

CHARLOTTE

Je voudrais que tu m'arrêtes, que tu me raisonnes... que tu me fasses sentir que je fais une folie !.. Est-ce qu'il est capable d'aimer vraiment une femme comme moi,... qui ne suis pas de son monde, qui n'ai pas d'éducation ! Est-il même capable

d'aimer ? Est-ce que je sais ? Je ne le connais pas. Il me gardera huit jours... Moi, au contraire, je suis seule depuis des années ; je n'ai jamais aimé personne depuis Fernand, et encore, Fernand, je ne l'aimais pas, j'étais trop jeune. Je vais me mettre à aimer Julien avec tout mon cœur, avec passion... Il ne s'en apercevra seulement pas, et je serai malheureuse comme les pierres !.. Voilà où je vais ! Et tu es là à me regarder sans rien dire, comme une curiosité. Ah ! je serais en train de me noyer, il ne faudrait pas compter sur toi !...

GENEVIÈVE, lui prenant les mains.

Ma chérie... je ne sais pas, moi, je ne sais pas...

CHARLOTTE

Il y a des choses qu'on devine... Heureusement que j'ai de la raison pour nous deux !... Viens, partons... (On frappe.) Ah !

bon! on frappe... C'est peut-être lui... Si c'est lui, tant pis! je n'irai pas ouvrir... (On frappe encore.) Vas-y, toi...

GENEVIÈVE

Oui.

Elle sort par la droite et disparaît un instant.

CHARLOTTE

Qui est-ce?...

GENEVIÈVE, rentrant.

C'est un commissionnaire, avec un paquet et une lettre.

CHARLOTTE, ouvrant la lettre.

C'est de lui... (A Geneviève.) Défais ce paquet, toi...

GENEVIÈVE

Oui... oui...

Elle défait le paquet.

CHARLOTTE, lisant à voix basse quelques mots de la lettre.

... « Je t'adore... Viens... viens, ce soir... Ma Charlotte chérie... »

Elle s'assied.

GENEVIÈVE, qui a ouvert le paquet.

C'est un sac de voyage. Oh ! qu'il est joli !... (Elle ouvre le sac, qui est très élégant et contient un nécessaire.) Qui te fait ce cadeau-là ?

CHARLOTTE

C'est lui... Il m'avait dit qu'il m'enverrait un sac de voyage pour aller au Havre.

GENEVIÈVE

Et il te l'envoie. C'est un garçon de parole.

CHARLOTTE

(Elle relit la lettre. Un grand temps ; puis doucement se retournant vers Geneviève.) Tu m'excuseras auprès de ta mère, n'est-ce pas ?

GENEVIÈVE

Oui, ma chérie. Je t'aime bien, va.

CHARLOTTE

Enfin !... Je voyagerai avec cette robe... et ma pèlerine... (Elle prend la pèlerine.) et ce chapeau-là... (Elle prend un chapeau sur la cheminée.)

GENEVIÈVE

Qu'est-ce que tu emportes ?

CHARLOTTE

Ce que j'emporte... (Elle prend le paquet de linge apporté au début de l'acte.) J'ai envie d'emporter ça... (Regardant l'heure, et brusquement.) Oh ! je vais manquer le train... Arrête-moi une voiture, vite, vite... Dépêche-toi...

GENEVIÈVE, allant à la porte.

Oui.., oui...

CHARLOTTE

En as-tu une ?

GENEVIÈVE, devant la porte.

Oui... j'ai fait signe à un cocher... Il s'arrête.

CHARLOTTE

Bon! (Elle s'est arrangée et prend son sac à la main.) Je te laisse le magasin, tu le fermeras. (Au garçon de magasin qui entre.) Emportez la guirlande de Mme Baudrin tout de suite et cette gerbe, la carte est sur le bureau. (A Geneviève.) Dépêchons-nous... Je n'ai que le temps... Au revoir, ma chérie! Au revoir!... Viens jeter un coup d'œil lundi. . Je reviendrai lundi soir, ou mardi... plutôt mardi!...

Elle sort vivement.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Cabinet de travail de Bréard : bureau, bibliothèque, canapé ; le tout convenable, mais sans luxe.

SCÈNE PREMIÈRE

CHANTEREAU, LA BONNE, puis BRÉARD

CHANTEREAU, entrant, introduit par la bonne.

C'est un peu fort ! Voilà dix fois que je viens sans rencontrer M. Bréard... Il se moque de moi !

LA BONNE

Vous n'avez pas de chance, Monsieur Chantereau.

CHANTEREAU

Mais, cette fois-ci, j'attendrai, j'attendrai jusqu'à ce qu'il vienne.

LA BONNE

C'est du temps perdu.

CHANTEREAU

Comment ai-je pu prêter de l'argent à un être pareil !

LA BONNE

Ce doit être dans un moment de distraction.

CHANTEREAU

Vous êtes sûre qu'il n'est pas chez lui ?

LA BONNE

Oh ! sûre...

CHANTEREAU

Avez-vous bien cherché ?

LA BONNE

J'ai cherché partout... Monsieur est sorti... Faut-il vous le jurer ?

Entre Bréard par la droite.

CHANTEREAU

Ah ! Ah !

LA BONNE, à Bréard.

Monsieur a bien fait d'entrer : j'allais jurer. Mais c'est de la faute de M. Chantereau, qui est d'un entêtement !

BRÉARD

C'est bon, Justine, laissez-nous.

Sort la bonne.

SCÈNE II

BRÉARD, CHANTEREAU

CHANTEREAU

On vous trouve !

BRÉARD, s'avançant vers Chantereau.

Chantereau, mon ami, nous allons nous fâcher, vous savez?...

CHANTEREAU

Ça m'est égal! Mais vous ne vous moquerez pas de moi plus longtemps. Payez-moi, ou, dans huit jours, vous aurez affaire à mon huissier.

BRÉARD

J'aurai affaire à votre huissier?

CHANTEREAU

Parfaitement!

BRÉARD

Eh bien! du moment que j'aurai affaire à votre huissier, c'est à votre huissier que je parlerai. Sortez!

CHANTEREAU

On vendra tout!

BRÉARD, ouvrant la porte.

Allons, Chantereau... quand vous voudrez...

CHANTEREAU

Ce sera un scandale !

BRÉARD, tranquillement.

Un scandale affreux. Ça ne se sera jamais vu !

CHANTEREAU

Ah ! si vous croyez que...

BRÉARD

Pas de phrases inutiles... Allez chez votre huissier et dépêchez-vous !

Il le pousse légèrement dehors.

CHANTEREAU, sortant, furieux.

Oh ! vous ne m'effrayez pas !...

BRÉARD, *désignant la porte du palier.*

Tenez... la porte là... et faites attention : il y a une marche...

On entend un bruit de porte qui claque.

SCÈNE III

BRÉARD seul, puis CHARLOTTE

Bréard s'assied, allume une cigarette et réfléchit une seconde. — Entre Charlotte, en costume d'intérieur simple et élégant.

CHARLOTTE

Il t'arrive quelque ennui, n'est-ce pas ?

JULIEN

Rien de mortel, ni même de grave. Une altercation avec cet imbécile de Chantereau, comme nous en avons tous les quinze jours, à la suite de quoi il me menace généralement de son huissier...

CHARLOTTE

Il t'a menacé... toi?

JULIEN

Parfaitement. Je l'ai mis à la porte. Demain il viendra me faire des excuses. Car, au fond, c'est un homme qui est enchanté d'être mon créancier.

CHARLOTTE, riant.

Tu le gâtes!...

JULIEN, la prenant par la taille.

On ira au théâtre ce soir, veux-tu?

CHARLOTTE

Oui... Tu as vraiment un caractère heureux, mon chéri. Tu conserves ta bonne humeur au milieu d'un tas de tracas... Je suis sûre que tu réussiras bientôt... je ne sais pas par quel hasard, par quelle combi-

naison ; mais il n'est pas possible qu'avec ton talent...

JULIEN

Oh ! oh !...

CHARLOTTE

Et, d'ailleurs, tu n'aurais pas de talent, tu réussirais tout de même, par ta tranquillité, ta confiance dans la vie, ton sang-froid. Regarde tes camarades, les gens que tu connais, comme ils sont inquiets et nerveux ! comme ils ont peur de tout ! comme ils perdent la tête devant le moindre obstacle ! Tu es bien mieux organisé qu'eux ; tu les dépasseras !...

JULIEN

Je n'ai pas grande inquiétude pour l'avenir... Quand on observe bien, on remarque que chacun a dans sa vie un phénomène, toujours le même, qui se reproduit continuellement...

CHARLOTTE, *très intéressée.*

Oui... Va... Je t'écoute.

JULIEN

Dans la mienne, il y en a un que j'ai constaté plus de dix fois... J'arrive à deux doigts d'une catastrophe, et, au dernier moment, je l'évite par un vrai miracle, une histoire imprévue sur laquelle j'étais à cent lieues de compter.

CHARLOTTE

Et ce sera encore comme ça, cette fois-ci.

JULIEN

Sans aucun doute. D'autant plus que j'ai l'intention d'aider un peu mon miracle habituel.

CHARLOTTE

Ah !

JULIEN

Oui... Je vais me décider à payer mes dettes par un sacrifice devant lequel je recule depuis des années... Mais j'ai besoin de toute ma liberté d'esprit ; j'ai à travailler beaucoup.

CHARLOTTE

Un sacrifice?...

JULIEN

Il me reste, — combien péniblement conservée ! — une espèce de petite terre. en province...

CHARLOTTE

A Nevers ?

JULIEN

Aux environs de Nevers. Elle représente à peu près ce que je dois... Les fermiers sont là de père en fils ; ce sont de fort braves

gens, mais ils me paient très irrégulièrement, pour ne pas dire jamais.

CHARLOTTE

C'est peut-être même eux qui t'ont donné cette habitude...

JULIEN

Je commence à le croire... Il n'y a donc aucun inconvénient à me débarrasser de cette propriété qui ne rapporte rien, et je vais la vendre.

CHARLOTTE

Comment est-elle ? Est-elle jolie ?

JULIEN

C'est une métairie.

CHARLOTTE

Avec des vaches, des moutons ?

JULIEN

Je le suppose...

CHARLOTTE

Est-elle près d'une rivière ?

JULIEN

Tout près... Une rivière délicieuse, entre des peupliers. L'eau est très claire ; elle forme même, avec l'aide d'un rocher, une petite cascade dont le bruit est très suffisant pour vous empêcher de dormir.

CHARLOTTE

Ça ne fait rien, ce doit être charmant !

JULIEN

De mon temps, il y avait beaucoup de poisson ; j'allais y pêcher à la ligne et m'y baigner, quand j'étais gosse... J'ajoute, pour être juste, que la maison tombe en ruines.

CHARLOTTE

N'importe ! quel dommage de la vendre !... Tu ne devrais pas la vendre.

JULIEN

Hélas !

CHARLOTTE

Attends encore ! C'est tout ce qui te reste de ce que ta famille t'a laissé ?

JULIEN

Oh ! oui !

CHARLOTTE

Raison de plus pour attendre jusqu'à la dernière extrémité. Est-ce qu'on sait ce qui arrive ? Plus tard, si tu es assez riche pour faire reconstruire ta maison, tu seras peut-être bien content d'aller te retirer au bord de ta rivière, après la vie enragée que tu auras menée à Paris. C'est un bonheur, je trouve, d'être né dans un petit endroit tranquille, dont on connaît tous les arbres, toutes les pierres... Rien que d'y penser, il me semble que ce doit être un repos et une

joie. Et ça vaut mieux que d'être né, comme moi, au fond de l'avenue de Clichy, où les maisons se ressemblent toutes et où le ruisseau sert à tout le monde.

JULIEN

Hé !... j'ai hésité longtemps ; mais, quand il le faut, il le faut.

CHARLOTTE

En quoi ta situation est-elle plus grave qu'autrefois ?... A cause de moi !

JULIEN

Veux-tu bien ne pas dire ça !

CHARLOTTE

Au contraire, je veux t'en parler. Car je devine ce que tu penses quelquefois. Tu te dis que tu as eu la chance jusqu'à présent, quoique tu aies eu beaucoup de maîtresses, d'éviter l'affreux collage. Tu comptais bien que tu ne courais plus aucun risque, et voilà

qu'un jour il tombe chez toi une femme qui s'installe peu à peu et qui, maintenant, a tout l'air de ne plus vouloir s'en aller. Et tu te demandes comment tu t'y prendras pour t'en débarrasser plus tard.

JULIEN

Je t'assure, ma chérie, que je ne fais pas des réflexions aussi noires !

CHARLOTTE

Si, tu les fais ; tu ne peux pas ne pas les faire. Eh bien ! je veux te rassurer : le jour où il faudra que je disparaisse, soit que tu te maries, soit que tu aimes une autre femme, ou, tout simplement, que tu préfères vivre de nouveau tout seul, ce jour-là tu n'auras pas besoin de te creuser la cervelle pour me le faire comprendre, je le devinerai tout de suite, et le lendemain tu ne me trouveras plus chez toi. Je m'arrangerai même de façon que tu n'aies pas de remords... Dame !

je ne sortirai pas en te disant « zut », d'abord, ça ne te ferait pas plaisir ; mais je m'en irai d'une façon très intelligente, je te le promets.

JULIEN

Tu ne tiens pas à ce que ce soit aujourd'hui ?

CHARLOTTE

Tu peux le dire, que je n'y tiens pas ! Mais, va, je n'ai pas d'illusions... Et jamais, quoi que tu fasses, je ne me croirai le droit de t'adresser des reproches, car je n'ai pas même le mérite de t'avoir un peu résisté ! Je t'aimais ; tu m'as prise dès que tu en as manifesté le désir, ça n'a pas été long, et, quand je me suis aperçue que je me conduisais sans la moindre dignité, j'étais dans tes bras ; il était trop tard !

JULIEN

Absolument. Et, quelques jours après ce drame...

CHARLOTTE

Je fermais la grande maison de fleurs Charlotte Lanier, parce qu'elle ne faisait plus ses affaires, nous déménagions tous les deux, et il y a déjà six mois que cela dure. (Embrassant Julien avec passion.) Écoute, mon Julien chéri, je ne sais pas si nous devons rester ensemble quelques heures seulement, ou quelques années; mais, ce que je sais bien, c'est que personne ne m'enlèvera ces six mois que j'ai passés à tes côtés. Que je sois obligée de retravailler demain et de me débattre encore dans la vie comme une malheureuse, ça m'est égal maintenant, j'ai eu de belles vacances!

JULIEN

Vivent les vacances!

CHARLOTTE

C'est très sérieux, ce que je te dis.

JULIEN

Je crois bien !

CHARLOTTE

Avoue que j'ai un peu deviné ce que tu penses ?

JULIEN

Non, ma parole ! J'ai horreur de prévoir. Je trouve qu'aujourd'hui, à Paris, dans les conditions où les gens comme nous sont obligés de vivre, le hasard est tellement notre maître, notre maître absolu, tellement plus fort que nous, que c'est une folie de le contrarier. Tout projet que l'on fait est comme un défi qu'on lui adresse, et, alors, gare à nous ! Laissons-nous donc conduire par lui, ma petite Charlotte. Notre liaison est née un beau soir à l'aventure, c'est une raison de plus qu'elle a de durer.

CHARLOTTE

Si elle devait durer autant que mon amour pour toi, je m'en moquerais bien, de ton hasard !

JULIEN

Avec tout ça, il est l'heure d'aller gagner ma vie.

CHARLOTTE

Tu vas au Palais ?

JULIEN

Un instant : j'y ai un rendez-vous avec un monsieur, pour affaires. Et toi, tu sors ?

CHARLOTTE

Oh ! non. C'est le jour de Geneviève, c'est même son heure.

JULIEN

Diable ! j'oubliais... Ça va bien, ces leçons ?

CHARLOTTE

Pas mal; tu verras.

JULIEN

Ne t'applique pas trop : tu serais vite plus savante que moi.

CHARLOTTE

C'est méchant, ça !

JULIEN

C'est l'affreuse vérité. (Entre Geneviève.) Bonjour, Geneviève! Je vous laisse; je vous retrouverai peut-être. A bientôt.

Il sort.

SCÈNE IV

CHARLOTTE, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE

Sommes-nous disposées à bien travailler aujourd'hui, élève Charlotte ?

CHARLOTTE

Comme toujours : j'ai mon après-midi libre.

GENEVIÈVE

Alors, asseyons-nous.

CHARLOTTE

Dis-moi d'abord une chose ?

GENEVIÈVE

Laquelle ?

CHARLOTTE

Tu me promets d'être sincère ?

GENEVIÈVE

Mais oui.

CHARLOTTE

Est-ce que je fais des progrès ?

GENEVIÈVE

Beaucoup. Des progrès énormes : mais tu dois t'en apercevoir toi-même ?

CHARLOTTE

Oui... un peu. Mais je me demande si ces progrès seront jamais suffisants pour que je paraisse un peu moins sotte qu'autrefois.

GENEVIÈVE

Tu n'étais pas sotte, et tu le savais bien. Tu es même très intelligente, très fine. Tu juges bien les gens.

CHARLOTTE

Merci.

GENEVIÈVE

Mais, par exemple, tu étais d'une ignorance !...

CHARLOTTE

Crasse.

GENEVIÈVE

C'est le mot.

CHARLOTTE

Oh! je me rends bien compte que je ne deviendrai jamais très savante... D'ailleurs, je m'y prendrais un peu tard, à mon âge!

GENEVIÈVE

Nous avons le même. Ne dirait-on pas que nous sommes de vieilles personnes?

CHARLOTTE

Non... Mais ça n'empêche pas que nous aurons vingt-neuf ans... l'année dernière.

GENEVIÈVE

Nous n'avons que le temps.

CHARLOTTE

Ne le perdons pas... J'allais donc te dire que ce à quoi je tiens surtout, c'est que tu m'apprennes le strict nécessaire, de quoi juste n'avoir pas trop l'air d'une dinde, si l'occasion s'en présente. Pour le reste, avec de l'adresse, de l'attention, et en trichant un peu, je crois qu'une femme peut toujours s'en tirer... Tiens! l'autre jour... Oh! j'ai bien failli être pincée!... J'étais avec Julien et un de ses amis; ils causaient littérature, voyages. Voilà que l'ami se tourne vers moi et me demande: « Vous connaissez *La Chartreuse de Parme*, n'est-ce pas, Madame? » J'étais distraite; je pensais à autre chose. Figure-toi que j'ai été sur le point de lui répondre: « Non, Monsieur, je n'y suis jamais allée. »

GENEVIÈVE

C'était la gaffe!

CHARLOTTE

Heureusement, je me suis mordu les lèvres, parce que le soupçon m'est venu tout d'un coup que c'était peut-être le titre d'un livre.

GENEVIÈVE

En effet... Je l'ai lu.

CHARLOTTE

Moi, je l'ai deviné : c'est bien plus malin.

GENEVIÈVE

Et qu'est-ce que tu as répondu ?

CHARLOTTE

J'ai répondu en souriant : « Je vous avoue à ma honte, Monsieur, que je ne me la rappelle plus. » Ce n'était pas fort comme réponse, mais ça pouvait s'appliquer aussi bien à un livre qu'à un monument, et j'étais sauvée.

Julien était enchanté, et, quand nous avons été seuls, il m'a embrassée pour la peine.

GENEVIÈVE

Ce qui est l'essentiel.

CHARLOTTE

Comme tu dis. N'empêche que je l'avais échappé belle. Et dans les premiers temps, j'étais menacée à chaque instant d'histoires encore plus bêtes, à cause de l'orthographe, quand il me fallait écrire le moindre mot.

GENEVIÈVE

Le fait est que tu étais terrible... Et maintenant encore, si tu ne t'appliques pas...

CHARLOTTE

Oui, mais quelle différence ! Je sais bien que tout ça est égal à Julien et que même ça l'amuse. Mais, à la longue, ça finirait peut-être par le choquer... Je dis à la longue,

hélas ! comme si nous devions rester ensemble toute la vie !

GENEVIÈVE

Pourquoi pas ?

CHARLOTTE

Oh ! oh ! tu es bonne, toi !... Mais n'appelons pas le malheur ; il sera toujours temps de souffrir, quand il nous tombera sur la tête.

GENEVIÈVE

Et en attendant ce malheur, qui ne me paraît pas prochain... mettons-nous au travail.

CHARLOTTE

Piochons l'orthographe.

GENEVIÈVE

As-tu rédigé ce que je t'avais dit ? Le récit de ta journée d'hier, des courses que

tu as faites ?... C'est un excellent exercice.

CHARLOTTE, prenant un papier dans son corsage.

Voilà le pensum... J'ai écrit comme si je te racontais.

GENEVIÈVE

Voyons... (Elle lit.) Mais c'est bien ! ton écriture devient plus courante... Tu ne fais presque plus de fautes... Pourtant ici : « une main de papier que j'ai acheté pour Julien »... acheté...t...é...e... Tu as oublié l'e muet. Le complément est avant : qu'est-ce que tu as acheté ?

CHARLOTTE

Une main. Ça s'accorde.

GENEVIÈVE

Le reste m'a l'air irréprochable... (Lisant.) « Julien est rentré à la maison à sept heures moins un quart; nous nous sommes mis

à table à sept heures et demie... Nous avons mangé ? » (Parlé.) Bon ! bon ! pas de fautes... (Lisant.) « ... et à dix heures nous nous sommes couché... » (Parlé.) Ah ! une faute !

CHARLOTTE

Où ça ?

GENEVIÈVE

A « couché »... tu écris sans s... il faut le pluriel. Vous étiez plusieurs.

CHARLOTTE

Nous étions deux.

GENEVIÈVE

Mais, malgré ces petites erreurs, l'ensemble est excellent.

CHARLOTTE

On ne récapitule pas un peu les préfectures ?

GENEVIÈVE

Je veux bien.

CHARLOTTE

Je les sais à fond.

GENEVIÈVE

Même les petites ?

CHARLOTTE

Toutes !

GENEVIÈVE

Le Gers ?

CHARLOTTE

Chef-lieu Auch.

GENEVIÈVE

La Lozère ?

CHARLOTTE

Mende.

GENEVIÈVE

Le Morbihan?

CHARLOTTE

Chef-lieu Vannes.

GENEVIÈVE

La Nièvre ?

CHARLOTTE

Nevers. Julien a une propriété aux environs.

GENEVIÈVE, riant.

Tu en sais plus long que moi !

CHARLOTTE

Es-tu satisfaite de ton élève ?

GENEVIÈVE

Très satisfaite.

CHARLOTTE

Hein ?... me vois-tu devenant une femme du monde ?

GENEVIÈVE

Je t'assure que tu n'as pas grand'chose à faire. C'est vrai... Je te regarde... Tu as beaucoup de goût... tu n'as aucune vulgarité ; tu te donnes la peine de réfléchir, d'observer... tu t'habilles parfaitement... Et depuis six mois, tu ne peux pas t'imaginer comme tu as pris de la distinction ! Il y a des moments où je t'admire... Je te vois parfaitement un jour faisant les honneurs d'un salon.

CHARLOTTE

Elle serait drôle, dis ?

GENEVIÈVE

On a vu des choses plus extraordinaires !

Entre la bonne.

SCÈNE V

LES MÊMES, LA BONNE

LA BONNE

Une dame demande Madame.

CHARLOTTE

Qui est cette dame ? Lui avez-vous demandé son nom ?

LA BONNE

Elle n'a pas voulu me le dire. Elle vient de la part de Mlle Joséphine, fleuriste.

CHARLOTTE

De la part de Joséphine ! Par exemple !... Faites entrer.

LA BONNE

Bien, Madame.

Elle sort.

CHARLOTTE, à Geneviève.

Reste donc. Tu te rappelles la petite Joséphine du magasin ?

GENEVIÈVE

Je crois bien !

La porte s'ouvre. Entre Joséphine, extrêmement élégante, avec de l'excentricité.

SCÈNE VI

CHARLOTTE, JOSÉPHINE, GENEVIÈVE.

CHARLOTTE, s'avançant.

Mais c'est Joséphine elle-même !

JOSÉPHINE

En personne. Bonjour, patronne. Comment ça va, depuis le temps ?... Tiens ! Mademoiselle Geneviève !

GENEVIÈVE

Bonjour, Mademoiselle.

CHARLOTTE

Mais ça va très bien, Joséphine, je vous remercie. Et vous-même ?

JOSÉPHINE

Vous-même !... Mais il faut me tutoyer comme autrefois... Si ! si !... Et vous, ça ne vous ennuie pas que je continue à vous appeler patronne ?

CHARLOTTE

Au contraire. Assieds-toi donc... Tu as une jolie robe !

JOSÉPHINE

N'est-ce pas ? Oh ! je suis très heureuse ! Et vous aussi, j'espère ?

CHARLOTTE

Très heureuse.

JOSÉPHINE

Et vous, Mademoiselle Geneviève ?

GENEVIÈVE

Moi aussi.

JOSÉPHINE

Alors, tout va bien !... Au fait, patronne, je ne vous dis pas comment j'ai su votre adresse et ce qui vous était arrivé...

CHARLOTTE

Et comment ?

JOSÉPHINE

C'est Clémence et Louise, que j'ai rencontrées un jour... Nous sommes allées toutes les trois goûter chez un pâtissier... et elles m'ont donné de vos nouvelles. C'est comme ça que j'ai su toute l'histoire.

CHARLOTTE

Quelle histoire, mon Dieu ?

JOSÉPHINE

Dame !... que vous vous étiez retirée des affaires... et puis...

CHARLOTTE

Et puis quoi ?

JOSÉPHINE

Et puis... M. Bréard... Elles se sont peut-être trompées ?

CHARLOTTE

Mais non, Joséphine, ces demoiselles ne se sont pas trompées. Elles étaient bien renseignées

JOSÉPHINE

Ah ! tant mieux ! Il est gentil, M. Bréard. Vous faites bon ménage, je suis sûre.

CHARLOTTE

Excellent.

JOSÉPHINE

Dites donc, au fait, il n'y a pas d'erreur, il est bien avocat, M. Bréard ?

CHARLOTTE

Mais certainement, il est avocat.

JOSÉPHINE

C'est ce qui me semblait.

CHARLOTTE, riant.

Aurais-tu un procès, par hasard ?

JOSÉPHINE

Pas moi : Edmond.

CHARLOTTE

Qui est Edmond ?

JOSÉPHINE

Tourneur... vous savez ?

CHARLOTTE, vivement.

M. Tourneur ?

JOSÉPHINE

Oui ; il a un procès... Des journalistes qui ont insulté sa famille... je ne me rappelle pas exactement... Il voulait prendre un grand avocat, le plus grand... je ne sais pas qui c'est. Je lui ai dit : « Mon petit, j'ai ton affaire ; tu vas prendre un avocat que je connais et qui venait au magasin... (A Charlotte.) C'est pour ça que je vous demandais tout à l'heure s'il n'y avait pas d'erreur.

CHARLOTTE

Oui... oui... continue... Qu'a répondu M. Tourneur ?

JOSÉPHINE

D'abord, il n'a pas voulu. Il ne connaissait pas M. Bréard.

CHARLOTTE

Il le connaissait au moins de nom, je suppose ?

JOSÉPHINE, pour ne pas froisser Charlotte.

Oh ! ça, certainement... il le connaissait beaucoup de nom... Mais il avait une autre idée... Enfin, j'ai insisté... j'ai même exigé... parce que je pensais : « Ça fera plaisir à la patronne. »

CHARLOTTE, prenant la main de Joséphine.

Que tu es gentille, ma petite Joséphine ! ... Certes oui, ça me fait plaisir ! (A Geneviève.) N'est-ce pas, Geneviève, que c'est tout plein gentil, ce qu'elle a fait là ?

GENEVIÈVE

Certainement. Ça prouve un très bon cœur.

JOSÉPHINE

Alors, Tourneur va venir dans un instant.

CHARLOTTE

Aujourd'hui ?

JOSÉPHINE

Nous avons pris rendez-vous ici. Il est allé chez son avoué... Oh ! ça ne traînera pas ! Il est furieux !

CHARLOTTE, à Geneviève.

Quelle chance pour Julien ! Tu ne trouves pas ?

GENEVIÈVE

C'est une grosse chance. Un procès contre des journalistes, ça fait toujours beaucoup de bruit. On en parle dans les journaux, naturellement...

CHARLOTTE, à Joséphine.

Je te remercie encore, tu sais...

JOSÉPHINE

Vous êtes contente, alors?... Eh bien! c'est comme moi!... D'abord, ça me procure le plaisir de vous revoir... et j'espère que ça ne sera pas la dernière fois.

CHARLOTTE

Certes non!... Pourvu que Julien rentre assez tôt pour voir M. Tourneur! Il est allé au Palais.

JOSÉPHINE

On fera attendre Edmond.

CHARLOTTE

Tu crois?

JOSÉPHINE

Nous attendrons avec lui. Vous ferez sa connaissance.

CHARLOTTE

Quel homme est-ce ?

JOSÉPHINE

Tout ce qu'il y a de plus chic !

CHARLOTTE

Mais comme caractère ?

JOSÉPHINE

C'est un bon garçon, tout rond ; il tutoie tout le monde, et avec ses millions il ne demande qu'à s'amuser. Seulement, il n'aime pas qu'on l'embête, et il est très roublard sous son air bon enfant... Moi, j'en fais tout ce que je veux.

CHARLOTTE

Et tu te plais avec lui ?... Tu aimes cette vie-là ?

JOSÉPHINE

C'était mon rêve. D'ailleurs Edmond se conduit admirablement avec moi.

CHARLOTTE

Et toi, de ton côté, j'espère... ?

JOSÉPHINE

Il n'a pas ça à me reprocher... Et puis on ne se quitte presque pas ; il est plus souvent chez moi que chez lui.

CHARLOTTE

Allons ! te voilà tout à fait lancée. Quel genre de monde fréquentes-tu ?

JOSÉPHINE

Des gens très bien... Connaissez-vous Sigismond ?

CHARLOTTE

Non.

JOSÉPHINE

Ni Poussier ?... Ni Lebrancard ?...

CHARLOTTE

Comment veux-tu ?...

JOSÉPHINE

Ce sont des amis d'Edmond. Ils ont été charmants pour moi.

CHARLOTTE

Et omme femmes ?

JOSÉPHINE

Des masses... Germaine, Toto, Isabelle, la mère Plesnois... Et puis, j'oubliais, la belle Simone, leur passion à tous ! Mais vous ne connaissez qu'elle !

CHARLOTTE

Je connais Simone, moi ?

JOSÉPHINE

C'est Mme Baudrin, notre ancienne cliente.

CHARLOTTE

Ah bah ! Je crois bien que je me la rappelle ! Comment ! elle va... ?

JOSÉPHINE

Oui. Vous pensez que j'ai été aussi étonnée que vous en la voyant à tu et à toi avec Toto. Quand je lui vendais des fleurs, je croyais que c'était une grande dame. Et il faut entendre ces messieurs ! Lorsqu'ils ont dit Simone Baudrin, ils ont tout dit. Dans les premiers temps, Tourneur lui-même, qui n'est pourtant pas bête, me répétait du matin au soir : « Consulte Simone... Adresse-toi à Simone... Habille-toi comme Simone... » Ça devenait une scie ! J'ai fini par lui faire comprendre qu'en matière de

toilette je n'avais besoin des conseils de personne.

GENEVIÈVE

Dites-moi, Mademoiselle Joséphine, quand vous avez passé brusquement de la situation où vous étiez à celle où vous êtes maintenant, vous n'avez pas été un peu... ahurie ?

JOSÉPHINE

Un petit peu, dans les commencements. Mais je m'y suis habituée tout de suite.

GENEVIÈVE, riant.

Hein ! Je crois que vous ne redeviendriez pas facilement une petite ouvrière ?

JOSÉPHINE

C'est ce qui vous trompe. S'il me fallait retravailler demain, je ne serais pas plus embarrassée qu'avant, et je ne verserais pas toutes les larmes de mon corps, allez !

CHARLOTTE

Et tu aurais bien raison ! Les femmes sont faites pour supporter toutes les aventures, aussi bien les bonnes que les mauvaises, et nous sommes moins effarées que les hommes devant l'imprévu.

Entre la bonne.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA BONNE

LA BONNE, tendant une carte à Charlotte.

Pour Monsieur.

CHARLOTTE, lisant, à Joséphine.

C'est Tourneur.

GENEVIÈVE

Je me sauve, je vous gênerais... Je peux passer par ta chambre ?

CHARLOTTE

A après-demain, n'est-ce pas ? sans faute ?

GENEVIÈVE

A après-demain. Au revoir, Mademoiselle Joséphine.

JOSÉPHINE

Au revoir, Mademoiselle.

Sort Geneviève par la droite.

CHARLOTTE, à la bonne.

Faites entrer.

La bonne sort.

JOSÉPHINE, à Charlotte.

Qu'est-ce que je vous disais ?

Entre Tourneur par la gauche.

SCÈNE VIII

TOURNEUR, CHARLOTTE, JOSÉPHINE

JOSÉPHINE

Viens donc... Je te présente Mme Charlotte Lanier, dont je t'ai parlé si souvent.

TOURNEUR

Madame, je vous prie de m'excuser, si j'entre chez vous d'une façon qui...

JOSÉPHINE

Ne fais donc pas de phrases. On est entre bons garçons.

CHARLOTTE

M. Bréard est absent, Monsieur, mais je pense qu'il va rentrer bientôt.

TOURNEUR, galamment.

Je ne suis pas pressé... pourvu que je le voie aujourd'hui.

CHARLOTTE

Vous le verrez certainement.

Elle lui montre un siège.

JOSÉPHINE

Oui... assieds-toi.

TOURNEUR, sévèrement.

Joséphine, vous n'avez aucune éducation! (A Charlotte. Je vous demande pardon.

JOSÉPHINE

Elle me connaît depuis plus longtemps que toi. Elle a été ma patronne.

TOURNEUR, à Charlotte.

Croyez-vous, Madame, que j'arriverai jamais à rendre cette gamine-là plus convenable ?

CHARLOTTE

Y tenez-vous beaucoup?

JOSÉPHINE

Ah! ah!... il serait le premier embêté!

CHARLOTTE

C'est probable.

JOSÉPHINE

Toutes les fois qu'il a été avec une femme convenable, il ne l'a pas gardée plus de huit jours... Il fait des manières devant vous; mais vous verrez quand vous le connaîtrez davantage!

TOURNEUR

Ce qui ne tardera pas, j'espère... Irez-vous cet été à Trouville?

CHARLOTTE

Je ne pense pas.

JOSÉPHINE

Il faudra venir. Edmond a une villa magnifique. Nous ferons la fête... A-t-il dû

s'en faire des fêtes, là dedans, bon Dieu !

TOURNEUR

Ça, je suis obligé de l'avouer.

JOSÉPHINE

Raconte donc celle d'il y a deux ans.

CHARLOTTE

Les lions ?

TOURNEUR

Vous avez entendu parler de la fête des lions ?

CHARLOTTE

Mais je crois bien ! Ça devait être passionnant ! Vous aviez acheté quatre lions...

TOURNEUR

Six.

CHARLOTTE

Ah ! oui, six... Je me rappelle.

TOURNEUR

J'avais séparé le grand jardin de la villa en deux parties, et entre les deux j'avais établi une grille de fer, très solide. D'un côté j'avais mis les invités et, de l'autre, les lions dans leur cage. A un moment donné, on a ouvert la cage, le dompteur s'est retiré rapidement, et les lions, se croyant libres, sont sortis en poussant des hurlements épouvantables.

CHARLOTTE

C'était une idée très originale.

TOURNEUR

Je m'en flatte. Il y a même eu un épisode délicieux, que je n'espérais pas. Le mur de la villa n'était pas très haut, ce qui fait qu'un des lions, le franchissant d'un bond prodigieux, s'est trouvé tout d'un coup sur le bord de la mer, à quelques pas des baigneurs.

CHARLOTTE

Oh !... il n'a mordu personne ?

TOURNEUR

Non ; mais il ne voulait plus s'en aller. On a été obligé de lui donner du sucre pour le faire rentrer dans sa cage.

CHARLOTTE

J'aurais voulu être là !... Ah ! j'entends la porte s'ouvrir ; c'est M. Bréard.

Elle s'avance vers la porte.

TOURNEUR, à Joséphine.

Charmante femme !

JOSÉPHINE

N'est-ce pas ?

Entre Julien.

SCÈNE IX

Les Mêmes, JULIEN

CHARLOTTE

Mon ami, voici Monsieur Tourneur, qui désire te parler pour un procès.

JULIEN

Monsieur Edmond Tourneur ?... Trop heureux, Monsieur...

TOURNEUR, lui tendant la main.

Enchanté de faire votre connaissance.

JOSÉPHINE

Bonjour, Monsieur Bréard.

JULIEN

Tiens ! Mademoiselle Joséphine !... Vous allez bien depuis l'année dernière ?

JOSÉPHINE

Comme vous voyez.

CHARLOTTE

Nous vous laissons, Messieurs.

JOSÉPHINE

Venez, patronne. Allons bavarder... Quand vous aurez fini, vous nous ferez signe.

CHARLOTTE, passant près de Julien, bas.

Si c'était le miracle demandé ?

JULIEN, souriant à Tourneur.

Je suis à votre disposition.

Charlotte et Joséphine sortent par la droite.

SCÈNE X

JULIEN, TOURNEUR

TOURNEUR

Je vais vous expliquer mon affaire en deux

mots. Le journal *la Boussole* m'attaque déjà depuis longtemps.

JULIEN

J'ai lu ça.

TOURNEUR

Bon. S'il ne s'agissait que de blaguer mes fêtes ou ma manière de vivre, cela me serait bien égal, vous pensez ! Mais *la Boussole* en est arrivée à de véritables outrages envers moi et envers mon père, ou plutôt la mémoire de mon père, car il est mort, il y a...

Il cherche.

JULIEN

Il y a cinq ans.

TOURNEUR

C'est cela. Mon père — je n'ai pas besoin d'insister, puisque vous êtes renseigné, — a gagné une grosse fortune, comme entrepreneur. Il a exécuté des travaux con-

sidérables pour le compte de l'État et de la Ville, et il s'est fait naturellement des tas d'ennemis, qui ont inventé sur son compte des histoires infâmes qu'on n'a jamais pu prouver. Il est mort officier de la Légion d'Honneur, et je prétends empêcher qu'on l'insulte aujourd'hui, et moi par la même occasion. Ai-je raison ?

JULIEN

Profondément.

TOURNEUR, prenant des coupures de journaux dans son portefeuille.

Tenez : au cas où vous ne les auriez pas bien lus, voici quelques articles... A propos d'un bal très chic que j'avais donné : « Il est regrettable que les familles d'ouvriers et les petits industriels réduits à la misère par feu Tourneur n'aient pas été invités... » etc. Un autre jour : « L'État, qui a l'habitude d'être volé, — rappelez-vous les affaires de la bande Tourneur et Cie... »

Et tout le temps comme ça ! C'est intolérable ! Je suis furieux ! Il faut que cela finisse !

JULIEN

Ça finira.

TOURNEUR

J'ai consulté trois de mes amis. Sigismond, Lebrancard et Poussier.

JULIEN

Qu'ont dit ces messieurs ?

TOURNEUR

Sigismond m'a conseillé d'aller casser la figure à deux ou trois journalistes ; Lebrancard voulait que j'envoie des témoins.

JULIEN

Et Poussier ?

TOURNEUR

C'est lui qui m'a donné l'idée de faire un procès.

JULIEN

Et vous ? Quelle était votre opinion personnelle ? Vers quelle solution étiez-vous particulièrement attiré ?

TOURNEUR

Moi, si je m'étais écouté, j'aurais cogné.

JULIEN

Ah !

TOURNEUR

D'abord, je suis très vigoureux... Mais j'ai réfléchi qu'après avoir cogné une première fois, il me faudrait cogner une seconde.

JULIEN

Très bien raisonné.

TOURNEUR

Et puis, où cogner ? dans la rue ? au théâtre ? C'est très compliqué. Le duel a

les mêmes inconvénients, et ça n'aurait pas empêché la campagne de recommencer le lendemain. En outre, on peut tuer son adversaire, et ça m'ennuierait. Je ne suis pas méchant, au fond.

JULIEN

Et vous vous êtes décidé pour le procès ?

TOURNEUR

Oui. Je demanderai des dommages et intérêts formidables. Je suis bon garçon, c'est vrai, mais je sais me défendre quand on m'attaque. On m'a apporté un petit dossier sur le directeur de *la Boussole*, Vermoulin ; je vous le remettrai. Il y a quelques histoires de jeunesse, avec preuves à l'appui, je ne vous dis que ça... Nous le traînerons dans la boue, Vermoulin, en plein tribunal ! Ce sera un scandale dans la presse. Je consacrerai six mois de ma vie, s'il le faut, à cette affaire-là, et ça ne m'amuse fichtre pas ! Mais j'en finirai avec *la Boussole*,

d'une manière ou d'une autre !... Qu'est-ce que vous dites de mon plan ?

JULIEN, *se levant.*

Voilà. Eh bien ! votre plan n'est pas mauvais dans les grandes lignes ; mais il a une foule d'inconvénients. Laissez-moi vous expliquer, vous verrez... Que cherchez-vous ? La fin d'une campagne de presse qui vous horripile. Il est certain qu'un procès, sans être un moyen tout à fait radical, est encore ce qu'il y a de mieux dans votre cas. Ce procès, je vous le plaiderai, et je vous le gagnerai probablement...

TOURNEUR

Comment ! probablement !... Vous admettez que je puisse perdre ? Ce serait un déni de justice !

JULIEN

Il faut tout prévoir. Mais j'espère que je

vous le gagnerai. Où nous différons d'avis complètement, c'est sur les moyens à employer... Vous voulez traîner Vermoulin dans la boue ? C'est une grosse faute. Vous n'aurez pas le tribunal avec vous, ni le public. Vermoulin est un homme qui, depuis dix ans, accuse tout le monde de vol, de concussion, d'immoralité, de lâcheté... A qui ferez-vous croire qu'un monsieur qui a pris cette attitude ait quelque chose à se reprocher ? (Geste de Tourneur.) Attendez donc, voyons... Oui, vous raconterez des histoires sur son passé. Et, en effet, il est fort obscur, le passé de Vermoulin. Mais justement, à force d'être obscur, il est devenu inattaquable. Je vous le dis carrément : vous n'avez aucune prise sur ce gaillard-là, pas même la ressource de l'acheter. Car pourquoi se vendrait-il ? Ça ne lui rapporterait jamais autant que d'être incorruptible.

TOURNEUR, *se calmant.*

Mon cher, vous êtes le premier qui me disiez des choses raisonnables.

JULIEN

Si je n'écoutais que mon intérêt, je vous dirais le contraire. Je vous pousserais à faire un scandale. Je n'ai qu'à y gagner : je suis avocat. Mais vous m'êtes très sympathique.

TOURNEUR, *touché.*

Et moi de même, mon cher ami, parole d'honneur !

JULIEN

Alors, vous allez me laisser faire. Au lieu de réclamer cent mille francs de dommages et intérêts à Vermoulin, nous lui réclamerons un franc.

TOURNEUR

Oui.

JULIEN

Au lieu de le couvrir de boue, nous nous étonnerons qu'avec son beau talent il s'acharne sur la mémoire d'un homme qui a rendu, après tout, de grands services au pays. Je ferai délicatement comprendre à son avocat que nous aurions pu raconter des histoires assez désagréables pour lui et que nous ne l'avons pas fait, par considération pour la presse. Nous arrangerons cela de confrère à confrère. Alors, vous aurez tout le monde pour vous. Le public dira : « C'est un fils qui défend son père. » Le tribunal vous accordera votre franc de dommages et intérêts, et vous donnerez une fête où vous inviterez Vermoulin, qui trouvera très élégant d'y venir.

TOURNEUR

Vous avez mille fois raison !... Où avais-

je la tête ? J'allais m'embarquer dans une jolie histoire !

JULIEN

Vous en aviez pour six mois d'ennuis de toutes sortes.

TOURNEUR

Ma saison était fichue !... (Serrant la main de Julien.) Mon cher, vous venez de me rendre, sans raison, uniquement pour ma bonne figure, un gros service ! Voulez-vous être mon ami ?

JULIEN, affectueusement.

Ça ne se demande pas !

Ils se serrent encore une fois la main.

TOURNEUR

Vous verrez, je ne suis pas aussi banal que j'en ai l'air. Je sais faire la différence entre les gens, et vous êtes plus fort à vous

tout seul que tous les fumistes que j'ai consultés jusqu'ici.

JULIEN

Vous êtes bien aimable.

TOURNEUR

Maintenant, à nous deux!... Comment se fait-il que vous ne soyez pas plus... (Il s'arrête.) Dites donc, on peut vous parler franchement?

JULIEN

Il le faut.

TOURNEUR

Comment se fait-il que vous ne soyez pas plus connu que vous ne l'êtes?... Ça ne vous froisse pas que je vous dise ça?

JULIEN

Du tout. C'est bien simple : j'ai horreur de plaider pour n'importe qui et de courir le client.

TOURNEUR

Vous devez parler très bien !

JULIEN

Heu...

TOURNEUR

Si... si... on devine ça... Vous avez la voix, le geste... On ne vous épaterait pas facilement... C'est fâcheux que vous ne fassiez pas de politique !

JULIEN

Je n'attends que l'occasion.

TOURNEUR

Vous voyez, je devine... Ce cher ami ! Est ce que vous avez l'intention de vous présenter quelque part, aux prochaines élections ?

JULIEN

Dans mon pays... la Nièvre.

TOURNEUR

La Nièvre... Il me semble que je connais un député de ce pays-là... Est-ce que Pétrel n'est pas de la Nièvre ?

JULIEN

C'est contre lui que je me présenterai.

TOURNEUR

Ah ! ah ! elle est bonne !... Ce vieux Pétrel !... Mais vous serez nommé, cher ami ! C'est un imbécile, Pétrel !

JULIEN

Il n'est pas fort, c'est vrai.

TOURNEUR

C'est une brute ! Je suis très bien avec lui ! mais il n'en faut plus à la Chambre.

JULIEN, riant.

Il nous embête !

TOURNEUR, riant plus fort.

Il nous rase !... Et puis, il ne parle jamais !

JULIEN

Qu'est-ce que ce serait, s'il parlait ?

TOURNEUR

Oui !... Dites donc, Bréard, moi je n'y vais pas par quatre chemins avec les gens qui me plaisent. Si on se tutoyait ?

JULIEN

Ça me paraît indispensable.

TOURNEUR

Dînons-nous ensemble, ce soir ? Avec ta bonne amie, cela va sans dire.

JULIEN

Parbleu !

TOURNEUR

Allons chercher ces dames.

JULIEN, ouvrant la porte de droite.

Charlotte... Nous avons terminé... Venez donc.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHARLOTTE, JOSÉPHINE

TOURNEUR

Mesdames, nous dînons tous les quatre ensemble, et pas plus tard que dans une heure... (A Julien.) Où veux-tu dîner?

JULIEN

Où tu voudras.

Mines stupéfaites de Charlotte et de Joséphine.

TOURNEUR

Oui, c'est comme ça... on est une paire d'amis. On vous racontera l'histoire à table.

JOSÉPHINE

Dieu ! que je suis contente !

TOURNEUR

Assez, gosse ! Sur le coup de dix heures on ira dans un boui-boui. Nous avons rendez-vous, d'ailleurs, avec Poussier et Sigismond qui accompagnent Simone. (A Charlotte.) Simone... Simone Baudrin. Est-ce que vous ne la connaissez pas ?

CHARLOTTE, avec un froncement de sourcils.

Oui... oui... un peu.

TOURNEUR

Vous nous retrouverez au Café de Paris, à huit heures.

JULIEN

Entendu.

TOURNEUR, sortant avec Joséphine et reconduit par Julien.

Au revoir, les enfants !

SCÈNE XII

JULIEN, CHARLOTTE

CHARLOTTE

Tu es content, dis, mon Julien ?

JULIEN

Ne prenons pas des airs de triomphe parce que nous avons été tutoyés par un monceau d'or.

CHARLOTTE

Si... si... c'est très heureux !

JULIEN

Évidemment, ça vaut mieux que la haine mortelle. Va t'habiller.

CHARLOTTE

C'est la fortune ; je te le prédis, moi !

JULIEN

Peut-être !... Va t'habiller !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

A Trouville, chez Tourneur. Grand hall donnant sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE

SIGISMOND, POUSSIER, LEBRANCARD

Tous les trois jouent au whist à une table de jeu, à droite.

POUSSIER

Plus qu'un tour, voulez-vous ? C'est idiot de jouer au whist tout de suite après dîner !

LEBRANCARD

Tu as raison. Tourneur et Bréard sont plus malins que nous ; ils fument des cigares au grand air.

SIGISMOND, *donnant les cartes.*

Tourneur et Bréard sont plus malins que nous sous tous les rapports.

POUSSIER

Surtout Tourneur.

SIGISMOND

Non, surtout Bréard, parce que Tourneur n'a eu qu'à hériter de son père, ce qui est à la portée du premier venu.

LEBRANCARD

Eh bien ! et Bréard, qu'est-ce qu'il a fait?

SIGISMOND

Bréard, il y a quelques mois, n'était qu'un petit avocat sans clientèle, ayant toutes les peines du monde à ne pas mourir de faim.

POUSSIER

Qui est-ce qui n'a pas toutes les peines du monde à ne pas mourir de faim ?

SIGISMOND

Toi… Aujourd'hui il est l'ami intime de Tourneur, il est installé ici à Trouville chez lui, il a accaparé toutes les affaires que le père Tourneur a laissées à son fils, et il est en route pour la grosse situation. Car il a trouvé le moyen de se faire plus de réclame avec le procès Vermoulin, — un petit procès de rien du tout, — qu'un autre avec dix ans de travail.

LEBRANCARD

Du talent !

SIGISMOND

Aucun !

LEBRANCARD

De l'avenir !

SIGISMOND

Beaucoup… D'ailleurs, ce que j'en dis

n'est pas pour le débiner : il m'est très sympathique.

POUSSIER

Et à moi aussi.

SIGISMOND

J'adore les gens à qui tout réussit, qui ont la veine; au moins, on sait à quoi s'en tenir. Quand on se bat avec ces gens-là, on est sûr d'être blessé ; quand on fait une affaire avec eux, on est sûr d'être roulé! Ils arrivent toujours au bon moment ; ils s'en vont toujours quand il faut. Ils ont un instinct admirable pour reconnaître les hommes qui leur seront utiles et les femmes qui les rendront heureux, et un flair non moins subtil pour éviter les autres... La chance, voyez-vous, mes enfants, il n'y a plus que cela de vrai dans une société qui est devenue une maison de jeu. Seulement c'est comme le génie ou comme la beauté : on l'a ou on ne l'a pas !

POUSSIER

Des gaillards comme Bréard, il n'y a qu'à être leur ami.

LEBRANCARD

Jusqu'au moment où la veine tourne.

POUSSIER

Il est toujours temps de les lâcher à ce moment-là.

LEBRANCARD, baissant un peu la voix.

Est-ce vrai, ce qu'on m'a dit tantôt ?... Simone et Bréard... ?

SIGISMOND

Pas encore.

LEBRANCARD

Es-tu sûr ?

SIGISMOND

Absolument. Simone m'aurait prévenu...

Je suis son directeur de conscience. Elle ne fait jamais une bêtise sans me demander conseil.

LEBRANCARD

Tu nous tiendras au courant ?

SIGISMOND

Parbleu ! (Voyant entrer par le fond Tourneur, Bréard. Charlotte et Joséphine.) Chut !

SCÈNE II

Les Mêmes, TOURNEUR, BRÉARD, CHARLOTTE, JOSÉPHINE

TOURNEUR, donnant le bras à Charlotte.

Vous n'avez pas honte de rester enfermés par une nuit pareille ?

SIGISMOND

On a fini dans cinq minutes... Mesdames...

JOSÉPHINE

Ne vous dérangez pas.

TOURNEUR, à Charlotte.

Avouez que c'est amusant, Trouville ?

CHARLOTTE

Je crois bien !

TOURNEUR

Et encore, cette année-ci, c'est très calme ; on est sage.

CHARLOTTE

On se couche avant trois heures du matin.

TOURNEUR

Comme les poules !

CHARLOTTE

Comme les poules de Trouville.

TOURNEUR, *frappant sur l'épaule de Julien.*

Ce vieux Julien ! Je suis content de nous trouver tous les quatre ici !

JULIEN

Nous sommes tous contents.

TOURNEUR

Dire que nous ne nous connaissions pas, il y a trois mois !

JOSÉPHINE

J'étais là heureusement !

TOURNEUR, *à Julien.*

C'est grâce à toi, pourtant, que je n'ai pas raté ma saison !

JULIEN

Oh !...

TOURNEUR

Si ! si !... Tout ce que tu m'as prédit est

arrivé, et sans toi je faisais une gaffe terrible ! Tandis que j'ai gagné mon procès et que je suis réconcilié avec Vermoulin ; à preuve qu'il est à Trouville et qu'il viendra souper avec nous ce soir.

JOSÉPHINE

Qui est-ce donc, Vermoulin ?

TOURNEUR

C'est le journaliste qui m'a tant injurié.

JOSÉPHINE

Ah ! bon...

TOURNEUR

Tu le mettras à ta droite.

JOSÉPHINE

On rira !

TOURNEUR

Ces messieurs et dames arriveront vers onze heures, après la représentation du

Casino. On fera un petit poker jusque vers une heure et demie, et puis on soupera gentiment... Nous n'avons plus que quelques jours à rester au bord de la mer ; il faut en profiter.

JOSÉPHINE

Combien sera-t-on ?

TOURNEUR

Quinze ou vingt, ou peut-être davantage. Je ne me rappelle plus qui j'ai invité.

JOSÉPHINE

Toto, Juliette, Léontine...

TOURNEUR

Germaine Bilbot...

SIGISMOND

Avec Versac, qui est libre ce soir, parce que sa femme est allée à Rouen.

LEBRANCARD

Comment ! Versac est... Tu fais bien de me le dire, car je connais très bien sa femme !

SIGISMOND

Maintenant, tu connais aussi sa maîtresse.

CHARLOTTE

Vous connaissez toute la famille.

SIGISMOND

Oh ! d'ailleurs, il n'y a pas de danger. Germaine a beaucoup de tact.

CHARLOTTE

La maîtresse d'un homme marié est obligée de se tenir mieux que sa femme.

TOURNEUR

Comme c'est vrai, ce que vous dites là !... Je vous ai raconté ce qui s'est passé cet hiver entre elles deux ?

CHARLOTTE

Non.

TOURNEUR

A une fête de charité. Germaine vendait des fleurs ; Mme de Versac s'amuse à lui en acheter. Peu à peu, elles se mettent à causer, et Mme de Versac, qui avait commencé par trouver cela très drôle, finit par dire à l'autre des impertinences.

JOSÉPHINE

Oh !

TOURNEUR

Mais Germaine, au lieu de se fâcher, les reçoit avec beaucoup de sang-froid et réplique en souriant : « Au moins, moi, Madame, je suis fidèle à votre mari. »

JOSÉPHINE

Très bien !

SIGISMOND

Et c'est vrai !

JOSÉPHINE

Alors, nous disons : Juliette, Toto, Léontine, Germaine...

TOURNEUR

Simone, naturellement

JOSÉPHINE

Oh ! oui, naturellement ! Le jour où tu ne l'inviteras pas, celle-là...

TOURNEUR

Ne t'énerve pas ! ne t'énerve pas !

JOSÉPHINE

C'est toi qui es énervant ! Tu ne parles que d'elle !... Simone Baudrin, la belle Simone... On ne peut pas la voir sans l'aimer... Oh ! je sais que vous en êtes tous toqués ; mais ça m'est bien égal !

TOURNEUR

J'en suis toqué ?...

JOSÉPHINE

Parfaitement ! Et julien aussi !

JULIEN, souriant.

Moi ?

JOSÉPHINE

Oui, vous ! Vous lui faites la cour dans tous les coins !

JULIEN

Mais pas du tout !

JOSÉPHINE

Vous ne lui faites pas la cour ?

JULIEN

Non.

JOSÉPHINE

Qu'est-ce que vous lui faites, alors ?

JULIEN

Rien !

JOSÉPHINE

D'abord, vous, si vous aviez le malheur de tromper Charlotte, je ne vous parlerais plus de ma vie !

CHARLOTTE, à Julien, gaiement.

En tous cas, tu n'oublies pas nos conventions ? Tu m'avertirais ?

JULIEN

Je te le promets !

TOURNEUR

Pour quoi faire ?

CHARLOTTE

Pour m'en aller.

TOURNEUR

Où ça ?

CHARLOTTE

Mais, confectionner des corbeilles !... Vous ne paraissez pas vous douter que j'excelle dans la confection des corbeilles ?

TOURNEUR

Et nous, qu'est-ce que nous deviendrions dans cette combinaison ? On ne se verrait donc plus ?...

CHARLOTTE

Vous viendriez me voir au magasin... Ce ne serait pas la première fois.

JOSÉPHINE, à Tourneur, le menaçant.

Et tu en paierais, des fleurs, si ça arrivait !

CHARLOTTE

Ce serait effrayant !

TOURNEUR

Je trouve stupide ce sujet de conversation, surtout à propos de Simone, qui est à cent lieues de... Elle est devenue une femme sérieuse. Elle a un salon politique... N'est-ce pas, Sigismond ?

SIGISMOND

C'est-à-dire que, si on n'est pas un homme politique, il n'y a rien à faire avec elle.

CHARLOTTE

Alors, un simple avocat?...

SIGISMOND

Poussière !

CHARLOTTE, à Julien.

Attrape !

TOURNEUR

Elle songerait même à se marier que ça ne m'étonnerait pas.

JOSÉPHINE

Avec un ministre, j'espère ?

SIGISMOND

Rien ne s'y oppose. Avec cent mille francs

de rentes et une mauvaise réputation intacte, elle peut épouser qui elle veut.

TOURNEUR

Au fait, Charlotte, je n'ai pas osé inviter votre amie.

CHARLOTTE, riant.

Geneviève ? Ah ! elle ferait une bonne figure au milieu de ces dames !... Je ne vous ai donc pas dit qu'elle était institutrice ?

TOURNEUR

Il est déjà venu des institutrices chez moi.

CHARLOTTE

Mais pas comme Geneviève !

JOSÉPHINE

Non, mon vieux !

CHARLOTTE

D'ailleurs, elle part ce soir. Elle s'est risquée une fois à Trouville, pour me voir ; mais elle passe ordinairement ses vacances aux Batignolles.

TOURNEUR

Vous lui ferez bien mes compliments.

CHARLOTTE

Je n'y manquerai pas.

POUSSIER, se levant.

Là ! c'est fini... Tourneur, donne-moi un cigare ; je vais le fumer sur la terrasse.

TOURNEUR, à Joséphine.

Donne donc des cigares à Poussier... Tu ne t'occupes pas du tout de tes invités ! c'est désolant !

JOSÉPHINE, prenant une boîte.

Tenez, l'invité.

POUSSIER

Merci.

Pendant que Poussier, Joséphine, Lebrancard, Sigismond, Tourneur s'éloignent vers le fond, Julien et Charlotte restent seuls au premier plan, après quelques répliques.

SCÈNE III

JULIEN, CHARLOTTE, LES AUTRES VISIBLES

CHARLOTTE

Tu sais... au fond, je ne le crois pas.

JULIEN

Quoi?

CHARLOTTE

Que tu sois amoureux de cette femme.

JULIEN

Mais je l'espère bien! Quelle folie!

CHARLOTTE

Tu n'en es pas amoureux, n'est-ce pas?

JULIEN

Il n'en est pas question.

CHARLOTTE

Tu en es sûr ?

JULIEN

Très sûr !

CHARLOTTE

Regarde-moi en face.

JULIEN, souriant.

Voilà.

CHARLOTTE

Il est vrai que, si cela était, tu me regarderais exactement de la même façon !

JULIEN

Pardon ; je serais très gêné !

CHARLOTTE

Toi ?... Ah ! mon pauvre chéri ! mais pas

du tout! Tu serais encore plus gentil; c'est ce qu'il y a de terrible! Tu es un de ces hommes, quand ils ne vous aiment plus, on ne s'en aperçoit pas... Je te connais.

JULIEN

Si tu me connais, tu dois savoir, au contraire, que je t'aime et que je ne te ferai jamais de chagrin.

CHARLOTTE

Ça, j'en suis convaincue... Je crois même que, pour m'éviter un petit chagrin de rien du tout, tu serais capable de me faire souffrir le martyre.

JULIEN

Mais, chère Madame, est-ce une petite scène de jalousie?

CHARLOTTE

Une bien petite!

JULIEN

Il me semble que c'est notre début ?

CHARLOTTE

Il n'est pas brillant !

JULIEN

On ne recommencera pas ?

CHARLOTTE

Je tâcherai. A condition que de ton côté tu t'appliques un peu...

JULIEN

Je ferai des prodiges!

CHARLOTTE

Car, ce n'est pas pour insister... mais, depuis que nous sommes à Trouville, Simone et toi, vous ne vous quittez pas d'une semelle.

JULIEN

Toi non plus, tu ne la quittes pas.

CHARLOTTE

Mais, moi, je ne demanderais pas mieux !

JULIEN

Va, tout cela, c'est de la galanterie, sans importance, et pour ainsi dire machinale, dans le monde où nous vivons.

CHARLOTTE

Quelle figure est-ce que j'ai, au milieu de toutes ces femmes ?

JULIEN

Tu as une figure parfaite.

CHARLOTTE

D'ailleurs, elles sont stupides, en général.

JULIEN

Si tu les voyais en particulier !...

CHARLOTTE

C'est encore Mme Baudrin la plus intelligente ; il faut être juste.

JULIEN

Soyons justes.

CHARLOTTE

Est-ce qu'on va rester encore longtemps ici ?

JULIEN

Ça dépendra de Tourneur.

CHARLOTTE

Lui, par exemple, je l'aime bien !... Te rappelles-tu la première fois qu'il est venu à la maison ? Dans quel état nous étions !

JULIEN

On était couverts de dettes.

CHARLOTTE

Tu venais justement de flanquer Chantereau à la porte.

JULIEN

Oh ! celui-là... Figure-toi qu'il m'a écrit ce matin pour m'emprunter de l'argent !

CHARLOTTE

Ça, c'est drôle !

JULIEN

Il me dit : « Je suis complètement ruiné ! Tous les gens à qui j'ai rendu des services me tournent le dos. Alors, je m'adresse à ceux à qui je n'ai causé que des désagréments. Prêtez-moi cinq louis. »

CHARLOTTE, riant.

Tu vas les lui prêter ?

JULIEN

Je les lui ai envoyés tout de suite.

CHARLOTTE

Et tes autres créanciers, qu'est-ce qu'ils deviennent ?

JULIEN

Tu vois : ils deviennent mes débiteurs. Comme on change !

CHARLOTTE

Ne change pas trop.

JULIEN

Non.

CHARLOTTE

Et puis, de temps en temps, dis, songe que je t'aime de toute mon âme !...

JULIEN, ému.

Oui, Charlotte... oui, j'y pense souvent, et je t'aime aussi... je t'aime beaucoup.

SCÈNE IV

Les Mêmes, TOURNEUR, SIGISMOND, JOSÉPHINE

TOURNEUR, du fond.

Si on préparait le souper dans le jardin ? (A Julien, s'avançant.) Qu'est-ce que tu dis de ça ?

JULIEN

Très bonne idée.

TOURNEUR

N'est-ce pas, Sigismond ?

SIGISMOND

Le temps le permet et même l'exige.

TOURNEUR

Ça vous va-t-il, Charlotte ?

CHARLOTTE

Mais oui ; ce sera charmant.

TOURNEUR, à Joséphine.

Et toi, gosse ?

JOSÉPHINE

Ce n'est pas une idée géniale ; mais je n'y vois pas d'inconvénient.

TOURNEUR

Alors, tu vas t'occuper d'arranger tout ça ?

JOSÉPHINE

Oui. Ne t'émotionne pas pour si peu. Il n'y a pas besoin de tant d'histoires pour mettre des tables dans un jardin !

TOURNEUR

Cette petite est une maîtresse de maison déplorable !... (A un valet de pied qu'il a sonné à l'une des répliques précédentes.) Vous disposerez quatre tables pour le poker dans la véranda.

LE DOMESTIQUE

Bien, Monsieur.

TOURNEUR

Vous avez vu les tziganes? Ils seront exacts?

LE DOMESTIQUE

Ils seront exacts; mais ce ne sont pas des tziganes. Ce sont des musiciens de l'Éden qui auront des costumes de tziganes.

TOURNEUR

C'est la même chose.

SIGISMOND

C'est même mieux.

Entre Simone.

TOURNEUR

Voici notre belle amie.

Il s'avance vivement vers elle.

JOSÉPHINE, à Charlotte.

Mais regardez-la donc !... A-t-elle assez l'air d'avoir celui de vous dire : « Moi, il y a un imbécile qui m'a laissé trois millions ! »

SCÈNE V

Les Mêmes, SIMONE

SIMONE

Mesdames... (A Bréard.) Cher Monsieur...

Elle serre des mains.

SIGISMOND

Comment ! vous n'êtes pas à la représentation du Casino, vous ?

SIMONE

Elle est sans intérêt : un vrai spectacle de ville d'eaux... (A Tourneur.) Non ; je suis ici de bonne heure, avant tout le monde, parce

que je viens intriguer... J'ai quelque chose à vous demander.

TOURNEUR

A moi ?

SIMONE

A vous.

JOSÉPHINE, *d'un air excessivement aimable.*

Alors, c'est accordé d'avance.

TOURNEUR

Une affaire sérieuse ?

SIMONE

Un de mes amis à vous recommander.

TOURNEUR

Eh bien ! vous ne savez pas ce que vous allez faire ? Vous allez en parler à Bréard : les affaires sérieuses, ça regarde Bréard. Moi, j'ai juré de ne plus m'en occuper !

SIMONE, se tournant en souriant vers Julien.

Dans ce cas, cher Monsieur...

JULIEN

Je suis à vos ordres, Madame.

TOURNEUR

On vous laisse, les enfants... Allons nous occuper de l'éclairage du jardin. (A Joséphine.) Viens, gamine!

CHARLOTTE, à Julien, bas.

Tu remarqueras que je m'en vais sans faire le plus petit geste de jalousie; tu le remarqueras, n'est-ce pas?

JULIEN

Je le remarque avec plaisir.

Tous sortent, laissant Julien et Simone.

SCÈNE VI

JULIEN, SIMONE

SIMONE

Voici mon affaire…

JULIEN, *vivement, regardant si tout le monde est parti.*

Oh ! non ; n'en parlons pas ! Tout ce que vous me demanderez est accordé d'avance ; alors ce n'est pas la peine… Mais, si vous croyez que je vais causer d'affaires avec vous, pour une fois que nous sommes seuls… Avez-vous reçu ma lettre, cet après-midi ?

SIMONE

Mais oui.

JULIEN

Vous avez aussi reçu celle d'hier ?

SIMONE

Aussi.

JULIEN

Et celle d'avant-hier ?

SIMONE

Également.

JULIEN

Et dans toutes ces lettres je vous dis que je vous aime... quand me répondrez-vous ?

SIMONE

Quand je serai sûre que vous m'aimez vraiment.

JULIEN

Qu'est-ce qu'il vous faut ?

SIMONE

Il me faut un peu moins de plaisanterie,

un peu moins d'ironie et un peu plus de sincérité.

JULIEN

L'ironie est une des formes de la sincerité.

SIMONE

Trouvez autre chose.

JULIEN

Alors, jusqu'à présent ?...

SIMONE

Non, mon ami, non, ce n'était pas ça du tout !

JULIEN

Dame ! nous ne sommes jamais restés ensemble plus de trente ou quarante secondes.

SIMONE

Vous avez compté ?

JULIEN

Il y a toujours vingt personnes autour de nous !

SIMONE

La foule est aussi une solitude. Qui a dit cela ?

JULIEN

C'est un homme qui n'est jamais allé à un rendez-vous... Serez-vous chez vous demain dans l'après-midi ?

SIMONE

Non.

JULIEN

Serez vous ailleurs ?

SIMONE

Non plus.

JULIEN

Vous ne voudrez donc jamais... jamais ?

SIMONE

Ça dépendra... J'allais vous dire que mon ami Pétrel...

JULIEN

Hé ! je me moque bien de Pétrel !... Pétrel le député ?

SIMONE

Oui.

JULIEN

Qu'est-ce qu'il veut ?

SIMONE

Il veut la succession de Bérain, qui vient de mourir.

JULIEN

Ah ! oui.

SIMONE

Bérain, le directeur de la Compagnie des

Eaux du Centre ; une affaire de Tourneur... Et, puisque c'est vous qui vous occupez des affaires de Tourneur ?...

JULIEN

Il veut la succession de Bérain ? Il l'a... Mais maintenant, qu'il nous laisse tranquilles !... Simone... je vous en prie...

SIMONE

Je peux m'engager ?

JULIEN

Oui... oui... Ah ! diable ! j'oubliais !... Mais Pétrel est député ! les deux fonctions sont incompatibles !

SIMONE

Il donnera sa démission. Il a de la politique par-dessus la tête.

JULIEN

Comment ! il donnerait sa démission ?

SIMONE

Tout de suite.

JULIEN

Vous êtes sûre ?

SIMONE

Absolument.

JULIEN

Mais alors, je me présente à sa place !.. Je devais me présenter contre lui aux élections générales ; je préfère cette combinaison !

SIMONE

En effet, vous êtes compatriotes. J'avais oublié... Vous avez des chances ?

JULIEN

C'est-à-dire que je n'aurai aucun concurrent.

SIMONE

Je vous félicite. La carrière politique est la meilleure, aujourd'hui, pour un homme de votre âge et de votre caractère. Nous en recauserons. Je ne suis pas tout à fait sans influence... Aurez-vous l'appui du Gouvernement ?

JULIEN

Je n'en ai pas besoin... Si j'étais aussi sûr de votre amour que de mon élection...

SIMONE

Soyez donc sérieux ; je ne suis pas une associée à dédaigner.

JULIEN

Écoutez, Simone, il ne s'agit plus de politique. Pétrel a la place de Bérain ; il démissionne, je suis nommé ; c'est entendu, il n'y a aucun doute. Ne parlons plus de ça !... Je vous adore, Simone ! Je vous l'ai assez

écrit ; laissez-moi au moins vous le répéter dans des conditions qui me permettent d'être éloquent !

SIMONE

Nous verrons... plus tard.

JULIEN

Vous n'êtes pas gentille !

SIMONE

Mais... c'est vous qui êtes étonnant ! Vous n'avez pas l'air de vous rappeler que vous avez emmené une maîtresse à Trouville, et vous me proposez... Au fait, qu'est-ce que vous me proposez ?

JULIEN

J'espérais m'être fait comprendre.

SIMONE

Oui... oui... je vous embarrasse... Alors...

JULIEN

Pas du tout ; vous ne m'embarrassez pas.

SIMONE

Vous n'allez pas nier que vous ayez une maîtresse?

JULIEN

Je ne le nie pas.

SIMONE

Et que vous l'aimiez ?

JULIEN

J'ai beaucoup d'affection pour elle.

SIMONE

Et pour moi, qu'est-ce que vous avez ?

JULIEN

J'ai d'autres sentiments. J'ai le désir continuel, la pensée toujours avec vous ;

votre image, vos lèvres toujours devant les yeux. J'ai la jalousie. J'ai l'amour, enfin !

Entre Charlotte.

CHARLOTTE

Tu n'as pas vu mon boa ?

JULIEN

Tiens ! (Il le lui donne.)

Sort Charlotte.

SIMONE

Voulez-vous me passer aussi mon manteau ?... (Pendant que Julien lui met le manteau sur les épaules.) Et Charlotte...? Vous ne la désirez pas ? ou vous ne la désirez plus ?

JULIEN, hésitant.

Non.

SIMONE

Alors, vous allez la quitter ?

JULIEN

Charlotte ?... Mais non... je ne vais pas la quitter...

SIMONE

Vous n'allez pas la quitter ?

JULIEN

Non...

SIMONE

Ah ! très bien !.. Je vois ce que vous me proposez, maintenant ; je le vois à merveille ! Vous me proposez de vous divertir quelques instants avec moi. Merci, trop aimable !... Ah çà ! pour qui me prenez-vous ? Comment ! vous supposez que moi je consentirai jamais à être la seconde maîtresse d'un monsieur ! Pourquoi pas entrer dans un harem ? Mais, mon cher, jamais je n'accepterai une situation pareille ! jamais ! Vous entendez : jamais ! serais-je amoureuse à en perdre la tête !

JULIEN

Vous m'aimez donc un peu ?... C'est vrai, dites, Simone ?

SIMONE

Peut-être.

JULIEN

Et moi, je t'adore, je suis fou !

SIMONE

Je vous aime aussi... oui, je vous aime, Julien. Mais quant à vous aimer clandestinement, comme un homme marié, non ! Je ne veux pas de fiacres, ni d'hôtels meublés, et, s'il me plaît d'aller chez mon amant, je veux pouvoir y aller. Je n'exige pas des choses extraordinaires : il ne s'agit pas d'abandonner, pour me suivre, votre femme et vos enfants. Il s'agit de choisir entre une maîtresse que vous n'aimez plus et moi que vous aimez... Vous n'avez aucun engagement avec cette femme, n'est-ce pas ? Vous ne lui avez fait perdre aucune situation ? Vous n'êtes pas son premier amant ?... Pourquoi ne la quittez-vous pas ?

JULIEN

Pourquoi je ne quitte pas Charlotte ?... Parce que je n'ai pas ce que vous avez, et qui vous rend, d'ailleurs, plus ardente et plus désirable.

SIMONE

Quoi ?

JULIEN

La cruauté.

SIMONE

Soyez donc tranquille. Vous ne lui feriez pas tant de peine que ça !

JULIEN

Qu'en savez-vous ?

SIMONE

C'est excessivement curieux !... Vous allez donc rester toute votre vie avec une femme qui n'est pas de votre monde, qui

n'a pas d'éducation ni de distinction véritable et qui est incapable de vous comprendre?... C'est de l'héroïsme, mon cher! Tous mes compliments !

JULIEN

Je ne vous ai pas dit que ma liaison avec Charlotte serait éternelle... Et puis, vous vous trompez tout à fait sur son compte. Elle est très intelligente, d'une intelligence très originale... C'est une créature charmante !

SIMONE

Vous avez de l'aplomb, de me dire ça en face !

JULIEN

Mais c'est un hommage que je vous rends, et pour un rien vous me diriez que je vous insulte ! Comme c'est drôle de ne pas comprendre ça !... Vous seriez contente de m'entendre parler de Charlotte avec mé-

pris... vous souririez, vous approuveriez... Eh bien! alors, qui serais-je, moi qui depuis près d'un an vis avec elle de mon plein gré?... Tenez, Simone, vous m'avez pris entièrement, et, si je ne vous possédais pas un jour, je serais très malheureux! Mais quant à dire plus ou moins brutalement à Charlotte : « Je ne t'aime plus ; séparons-nous... » non, il ne faut pas me demander ça! Oh! ce n'est pas pour me faire meilleur que je ne suis! Je suis très capable, comme tout le monde, de lâcheté, d'un farouche égoïsme ; mais il y a une certaine catégorie d'actions que, pour arriver à un but, quel qu'il soit, je ne pense pas que je commette jamais. Ce sont celles qu'on n'ose pas discuter avec soi-même, dont on ne peut pas se tirer avec de la blague, et qui pourrissent au fond de nous en nous laissant toute la vie une sale odeur. Et en vous disant cela, Simone, non seulement je ne vous insulte pas, mais je vous donne une preuve

définitive d'amour, dont vous devriez me récompenser immédiatement en me faisant un de ces sourires devant lesquels il ne reste plus qu'à s'incliner.

SIMONE

Oui, mon ami, oui, tout cela est très touchant ! Vous avez des raisons très nobles de ne vous décider à rien. Mais, moi, je suis pour le féroce « Chacun pour soi », quand il s'agit de mon cœur et de mon amour. Vous voulez que je sois à vous ?...

JULIEN

Oui, je t'en supplie... je t'en supplie... Quand...?

SIMONE

Chez toi... quand tu seras seul, quand tu seras libre ! Ailleurs ou autrement, jamais! (Ricanant en voyant Charlotte qui entre.) Tenez voici cette femme admirable à qui vous avez consacré votre existence !

SCÈNE VII

JULIEN, CHARLOTTE, SIMONE

JULIEN, à Charlotte.

Viens... viens... Nous avons fini.

SIMONE

(A Julien.) Alors, merci pour mon protégé, cher Monsieur. (A Charlotte.) Vous avez une jolie robe, ce soir, Mademoiselle Charlotte.

CHARLOTTE

Trop aimable!

SIMONE

Qui est votre couturière?

CHARLOTTE

Désirez-vous son adresse? Mais c'est une petite couturière de rien du tout.

SIMONE

Merci. J'ai la mienne, je ne tiens pas à changer.

CHARLOTTE, *avec la plus grande amabilité.*

Ce serait dommage.

SIMONE, *s'éloignant.*

Ces messieurs sont dans le jardin ?

CHARLOTTE

Et ils vous attendent avec impatience.

SCÈNE VIII

JULIEN, CHARLOTTE

CHARLOTTE

Je vois que tu lui as accordé tout ce qu'elle te demandait.

JULIEN

Et comme conséquence, c'est assez cu-

rieux, figure-toi... Je me présente à la députation dans mon pays, à la place de Pétrel, qui démissionne. Et je suis nommé naturellement. Oh ! pour ça, il n'y a pas d'erreur ! J'ai des renseignements : c'est fait !

CHARLOTTE

Te voilà bientôt un grand personnage.

JULIEN, riant.

Député ?... Mais ce n'est rien du tout !

CHARLOTTE

Ce n'est peut-être rien pour un homme comme Pétrel, mais c'est beaucoup pour un homme comme toi. Enfin ! c'était une de tes ambitions ! Si tu l'as eue, c'est qu'elle n'était pas si puérile.

JULIEN

Oh ! je l'ai eue sans trop savoir pour-

quoi... Une fois élu, je me connais, je ne songerai qu'à démissionner.

CHARLOTTE

N'importe ! c'est un grand changement dans ta vie.

JULIEN

Mais non...

CHARLOTTE

Si. Je m'en rends compte, quoique je ne sois pas très au courant de ces choses-là. Tu vas entrer dans un milieu différent, faire des relations nouvelles. Il n'est pas possible que ton avenir ne commence pas à te préoccuper.

JULIEN

Il ne me préoccupe pas du tout. Notre avenir se prépare en dehors de nous, et il n'y a qu'à l'accepter quand on nous le

signifie. C'est parce que la petite Joséphine aura rencontré un jour Tourneur avenue de l'Opéra que je serai nommé député, et, en supposant que je rende plus tard des services à mon pays, c'est à Joséphine que mon pays le devra, et ils ne s'en douteront ni l'un ni l'autre !

CHARLOTTE

Ça me navre toujours de t'entendre parler ainsi... Oui... oui... parce que tu raisonnes de la même façon pour nous, pour notre liaison, pour notre amour. Pour toi, il n'y a dans la vie que des hasards. C'est par hasard que tu m'as prise, et tu me gardes parce que ça se trouve comme ça ! Mais tu ne t'es jamais demandé si tu m'aimerais encore demain ; tu n'as jamais vu au delà de la nuit que tu passais avec moi ; et, quand tu aimeras une autre femme, tu te diras encore : « C'est le hasard ! » et tu ne résisteras pas.

JULIEN

Mais voilà la question : je n'aime pas une autre femme.

CHARLOTTE

Si !

JULIEN

Moi, j'aime une autre femme ?...

CHARLOTTE

Oui... oui !...

JULIEN

Laquelle ?

CHARLOTTE

Simone !

JULIEN

Mais non, je n'aime pas Simone ; je ne l'aime pas. Nous avons déjà eu tout à

l'heure une conversation à son sujet, ici même. Il n'y a rien eu de changé depuis.

CHARLOTTE

Tout à l'heure j'étais plus calme, parce que je ne vous avais pas vus ensemble depuis hier ; je ne pensais plus à la manière dont tu lui souris, dont tu lui parles... Tiens! quand je suis entrée ici il y a cinq minutes, j'ai surpris vos yeux en flagrant délit !

JULIEN

Ma petite Charlotte, c'est absurde, absurde ! Nous causions politique ; je lui disais des banalités.

CHARLOTTE

Ce que tu lui disais, je l'ignore. Mais tu devais lui dire des choses qui m'auraient tordu le cœur, probablement, si je les avais entendues ! Ces choses-là, d'ailleurs, il n'y a pas besoin de les entendre. On peut même en douter encore quand on les en-

tend ; mais quand on ne les entend pas, on en est sûr ! Et puis, j'en avais le pressentiment depuis longtemps, depuis le premier jour que Tourneur est venu à la maison. Elle nous a rejoints au café-concert. Oh ! tu te rappelles... Eh bien ! ce soir-là, quand elle s'est tournée vers toi, j'en ai eu la gorge sèche !... Enfin tu es son amant, ou tu vas l'être ; je ne peux pas y échapper !...

JULIEN

Tu ne sais pas ce que nous allons faire, Charlotte ?... Nous allons garder cette petite querelle-là pour tout à l'heure, quand nous serons chez nous, dans notre chambre.

CHARLOTTE

Et alors, au premier mot, tu me prendras dans tes bras, je perdrai la tête, et ce sera à recommencer le lendemain... Non ! je ne veux pas !

JULIEN

Tu tiens à ce que nous nous fassions une scène devant cinquante personnes !... Si tu y tiens, dis-le tout de suite !

CHARLOTTE

Ils s'occupent bien de nous, tous ces gens-là ! Ils jouent, ils rient, ils s'amusent ! Ça leur est bien égal ce que nous disons !... Julien ! Julien !... ayons une minute de franchise, de profonde franchise ! Une union comme la nôtre ne peut pas durer dans le mensonge. Nous nous sommes donnés trop librement, sans arrière-pensée, sans hypocrisie, et ce serait insensé, vois-tu, maintenant, de nous duper et de nous tricher... Je suis prête à tout ! je préfère tout à la situation équivoque où nous sommes, où je devine que nous sommes avec cette femme entre nous !...

JULIEN

Que veux-tu que je réponde à des enfan-

tillages pareils ? Je suis désarmé ! Tu me reproches des coups d'œil, des sourires, des pressentiments ! Il n'y a pas de défense possible ! nous sommes dans le vague. Pense ce que tu voudras...

CHARLOTTE

Je t'en supplie ! ne t'en tire pas avec de l'adresse, avec des détours ! Tu dois comprendre ce que je souffre pour te parler comme je le fais !... Réponds-moi quelque chose de précis, de net, quelque chose de digne de nous !

JULIEN

Charlotte, j'ai pour toi une tendresse, une affection infinies ; tu le sais, tu n'as pas le droit d'en douter ; je t'en ai donné des preuves, tandis que tu n'as aucune preuve contre moi, aucune de sérieuse... Mais je suis obligé, entends-tu, et je profite de cette occasion pour te le dire une fois pour

toutes, je suis absolument obligé, sous peine de renoncer à toute ambition, de rester dans ce monde des amis de Tourneur où nous avons été conduits par hasard, qui ne me plaît pas plus qu'à toi, mais qui représente une influence et des relations dont j'ai besoin. Et si j'y reste, je suis obligé aussi de m'y conduire avec intelligence, avec souplesse, de m'y faire des amis, hommes et femmes... mais oui : hommes et femmes... Ce n'est pas parce que tu me verras causer avec l'une dans un coin, sourire à l'autre, que tu pourras m'accuser de trahison, de déloyauté, de mensonge ! C'est comme ça... c'est comme ça !

CHARLOTTE

Ce que je vois de plus clair, c'est que je vais te gêner horriblement, moi, dans toutes ces opérations !

JULIEN

Non, parce que tu as du bon sens. Parce

que tu comprendras que nous ne sommes plus, aujourd'hui, dans la même situation que lorsque nous nous sommes rencontrés. Mais tu viens de me le dire toi-même... Je suis chargé de toutes les affaires de Tourneur, qui sont très compliquées, et voilà encore cette histoire de députation ! Tout cela, il ne faut pas nous le dissimuler, va retentir fatalement sur notre manière de vivre... Tiens ! je vais te parler franchement ; en effet, ça vaudra mieux... Eh bien ! oui, par la force des choses, nous allons être amenés à modifier un peu nos habitudes et, par exemple... peut-être, ça dépendra... à ne plus vivre aussi complètement ensemble que par le passé... Laisse-moi continuer... Est-ce que notre amour, qui est éprouvé maintenant, qui est solide, qui est durable, est-ce que notre amour en sera touché ? Est-ce que nous nous aimerons moins, parce que nous n'habiterons plus... je suppose... la même maison ?... Voyons, voyons, ne soyons

pas des êtres de préjugés et de routine. Raisonnons avec la vie, avec la vie véritable et réelle en face de nous !

CHARLOTTE

Oh ! comme tu te tortures l'esprit pour empêcher de sortir ta pensée, ta vraie pensée !... Tu veux être libre, c'est évident, tu veux être libre. Tu ne m'aimes plus, et tu n'oses pas me le dire ; et tu n'oseras jamais, parce que tu as des scrupules. Alors, tu as trouvé cette combinaison... Qu'est-ce que tu me proposes ? De m'entretenir, comme Joséphine avec Tourneur. Et tu seras très généreux, c'est certain ; tu me donneras beaucoup d'argent !... Ah ! mon pauvre ami ! je ne t'ai jamais demandé cela. Je ne t'ai jamais demandé que d'être ta maîtresse tant que la vie ne nous séparerait pas ! Comme femme entretenue, vois-tu, je serais déplorable ! je ne te ferais pas assez d'honneur !... Tiens ! je sens que nous en

sommes juste au point où notre liaison va te devenir insupportable. Je t'ai souvent promis que, ce jour là, je saurai m'en aller. Le moment est venu de tenir parole : je m'en irai !

JULIEN

Voilà l'éternel malentendu ! voilà l'éternel « Tout ou rien » que la femme finit toujours par vous jeter à la figure !... Parce que je te demande une concession, parce que je ne suis plus exactement aujourd'hui ce que j'étais hier, tu dis que je ne t'aime plus ! Te voilà sûre que je veux une séparation, que je la cherche !... Mais non, mais non, Charlotte, je ne veux pas me séparer de toi, je te le jure ! Je t'aime, je t'aime profondément ; mais je t'aime comme je le peux, comme la nature m'a organisé pour aimer : je ne peux pas t'aimer autrement !... Et je ne suis pas non plus maître absolu de mes actions ; personne ne l'est. Les circons-

tances nous imposent une situation nouvelle : il faut la subir, toi comme moi !

CHARLOTTE

Oh ! je comprends maintenant !... Tiens ! tout ce que tu viens de me dire, ça peut se résumer en un mot : tu nous veux toutes les deux, Simone et moi !

JULIEN

Nous y revenons.

CHARLOTTE

Mais il n'est question que d'elle ! tu ne penses qu'à elle ! Ne dis pas le contraire : elle t'a affolé ! affolé !...

JULIEN

Je ne suis ni fou, ni affolé... Simone m'est indifférente.

CHARLOTTE

Oh !

JULIEN

Oui... parfaitement... indifférente... Et puis, quand même, tu entends, quand même,

un jour, je serais pris pour une femme quelconque d'un désir violent, d'un coup de passion dont je ne serais pas responsable, que je n'aurais pas cherché, ce ne serait pas encore une raison pour que je ne t'aime plus, pour que je ne veuille plus te garder.

CHARLOTTE

Et moi, alors ? et moi ?...

JULIEN

Il n'est pas question de toi ; il est question de moi. Et je te dis que ce ne serait pas encore une raison pour que, moi, je veuille me séparer de toi, parce que tu es pour moi quelque chose de plus et de mieux que ma maîtresse, parce que tu es quelque chose de différent, dont j'ai besoin et dont je ne veux pas me passer. C'est bien simple !

CHARLOTTE

Mais c'est effrayant, d'être égoïste comme ça ! Dis tout de suite que, chaque fois que tu auras envie d'une femme, je devrai

me retirer discrètement et revenir ensuite pour te sourire, pour te consoler, pour t'aimer d'une autre façon ! C'est monstrueux l'égoïsme à ce degré-là !... Alors, moi, je n'ai donc pas de nerfs, je n'ai donc pas de sang, pas de jalousie ?... Je ne suis donc pas une femme comme les autres ?... Mais je la déteste, tu entends, ta Simone ! je la déteste ! Je ne veux plus la voir ! D'ailleurs, je ne pourrais plus ! Il y a des moments où, en la regardant, je me sens redevenir une fille du peuple, j'ai envie de la prendre par le bras et de la traîner à la porte !... Hein ! qu'est-ce que tu dirais, si je faisais ça ?... Enfin, tu vois où nous allons et que cette situation ne peut plus se prolonger... N'est-ce pas ? Tu le comprends ?... Va, Julien, notre liaison est finie ! elle est bien finie ! Si j'étais assez faible, assez lâche pour rester après ce que nous venons de nous dire, notre existence serait vite abominable, pleine d'amertumes et de colères. Je devien-

drais pour toi l'ennemie ; tu en arriverais à me haïr ; et nous perdrions peut-être jusqu'au souvenir des belles heures ! Non, Julien ! Séparons-nous simplement, tout de suite, ici... Quand on s'est aimé, on devrait toujours s'arranger de manière à se séparer dans une fête, au milieu de la lumière et du bruit. On éviterait peut-être ainsi, non la douleur, mais ce qu'il y a de pas beau dans la douleur !

JULIEN

Eh bien ! moi, je ne te laisserai pas partir... Mais quel besoin ont donc les femmes de compliquer les choses les plus simples !... Je ne te laisserai pas partir, tu entends ?

CHARLOTTE

Tu ne me retiendras pas de force, n'est-ce pas ? Si je ne pars pas ce soir, je partirai demain.

JULIEN

Tu partiras demain si tu veux, je ne peux pas m'y opposer. Mais tu le feras de sang-froid, après avoir réfléchi. Je ne te laisserai pas partir dans la colère. Je ne te laisserai pas gâcher ta vie et la mienne dans une minute d'énervement !... Voici les invités de Tourneur ; allons, viens ! dépêchons-nous !

CHARLOTTE

Je ne peux pas me montrer avec cette figure... J'ai les bras qui me tremblent...

JULIEN

Mais viens donc ! (Il l'entraine.) Nous avons dit des choses absurdes ! (Pendant que le rideau tombe.) Il ne s'est rien passé ! Voilà ce qu'il faut toujours se dire : il ne s'est rien passé !

On entend à peine ces derniers mots, et le rideau tombe pendant qu'il l'entraîne à gauche.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Chez Julien.

Le cabinet de travail, dans un appartement autre que celui du deuxième acte, beaucoup plus vaste, beaucoup plus luxueux. Bureau et bibliothèque anglaises. Mobilier très moderne.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN, LE DOMESTIQUE

Au lever du rideau, Julien est étendu sur le canapé.

LE DOMESTIQUE, *s'approchant avec un plateau.*

Des lettres pour Monsieur... les journaux du soir.

JULIEN

Mettez le tout sur le bureau.

LE DOMESTIQUE, *présentant deux cartes.*

Deux électeurs de Monsieur demandent à quelle heure Monsieur le député pourra les recevoir.

JULIEN

Déjà !

LE DOMESTIQUE

Que dois-je répondre ?

JULIEN

Faites entrer dans mon bureau ; j'irai un instant tout à l'heure... Ah ! s'il venait, par hasard, une dame, vous l'introduiriez directement ici.

LE DOMESTIQUE

Bien, Monsieur.

Il sort.

JULIEN, *seul.*

Oui ; mais elle ne viendra pas... Elle ne

viendra pas plus cette fois-ci que les autres, pas plus qu'elle n'est venue me retrouver à Nevers, pendant la campagne électorale... (Il va à la fenêtre.) Une voiture qui ressemble à la sienne... (Il ouvre vivement la fenêtre.) Mais ce n'est pas la sienne... Une dame en descend... mais ce n'est pas elle... et d'ailleurs, elle ne vient pas ici, elle va en face... C'est charmant! Quatre heures et demie!... Une heure de retard!... Je crois que je peux me risquer à allumer une cigarette... (Ce qu'il fait.) Bigre! me voilà fâcheusement désorienté! Si je ne prends pas une résolution énergique, c'èst la neurasthénie! Que diable allais-je faire dans cetté... Simone, qui est visiblement une femme pour vieux diplomates?... (Il s'assied à son bureau.) Et à mon âge, encore! Quelle gaffe!... Amoureux et député de la Nièvre! Il faut choisir : il n'y a pas moyen d'être les deux à la fois... J'ai stupidement désorganisé ma vie... J'ai laissé partir la maîtresse idéale!... (Après

avoir décacheté machinalement quelques lettres, il ouvre un journal.) Que dit la *Boussole ?*... « On annonce le prochain mariage de M. Julien Bréard, le jeune et brillant avocat, depuis hier député, avec Mme B... » (Cherchant.) Mme B... (Il continue sa lecture à voix basse.) « Mme B...? qui... (Haut.) Mais c'est... Comment ! le bruit court que je vais épouser Simone ?... Non ! ça, chère Madame, c'est trop ! Beaucoup trop ! Je commence à voir dans votre jeu !... C'est à cela que vous vouliez m'amener, tout doucement... C'est très drôle !... Mais ces manières étaient bonnes du temps de Louis-Philippe ! Nous en recauserons !... (Ouvrant un autre journal et le parcourant.) Ah ! ah ! dans celui-ci je ne suis plus le jeune et brillant avocat... (Lisant.) « Un des fruits secs du barreau parisien... » Parfaitement ! c'est ma carrière politique qui commence... (Prêtant l'oreille.) On on a sonné... (Il se lève.) C'est peut-être elle !... (Il va à la porte.) Oui ?... Non !...

Entre le domestique.

SCÈNE II

JULIEN, LE DOMESTIQUE, puis ROSALIE

LE DOMESTIQUE

Ce n'est pas la dame, Monsieur; c'est la femme de chambre de la dame.

JULIEN

Faites entrer. (Le domestique introduit Rosalie et sort.) Bonjour, Rosalie.

ROSALIE

Bonjour, Monsieur Julien... Une lettre de Madame.

JULIEN

Donnez ! (Il décachete et lit en faisant des gestes de colère.) « Ne m'attendez pas aujourd'hui, mon ami. Encore cette maudite migraine ! Venez donc me voir un de ces jours ; j'ai à vous parler. » (A lui-même.) Ah ! la mâtine ! (Il remue une chaise violeemmnt.)

ROSALIE

Y a-t-il une réponse, Monsieur ?

JULIEN

Oui, Rosalie. (Il va à son bureau.) Rosalie ?

ROSALIE

Monsieur ?

JULIEN

Je désirerais avoir votre opinion personnelle sur un point très délicat.

ROSALIE

Lequel, Monsieur ?

JULIEN

Vous connaissez bien votre maîtresse ?

ROSALIE

Très bien.

JULIEN

Qu'est-ce qu'elle veut faire de moi ?

ROSALIE

Oh ! c'est très délicat, en effet, Monsieur. Je suis femme de chambre !

JULIEN

Mais vous êtes femme.

ROSALIE

C'est vrai.

JULIEN

Alors, dites ?... elle ne viendra jamais ?

ROSALIE

Ce n'est pas le mot.

JULIEN

Ah !

ROSALIE

Mais elle viendra difficilement. Madame a les idées les plus sérieuses, aujourd'hui.

JULIEN

Quelles idées ?

ROSALIE

Dame... je vous le répète ! des idées extrêmement sérieuses.

JULIEN

Eh bien ! elle est folle !

ROSALIE

Vous êtes pourtant joli garçon !

JULIEN

Elle est encore plus joli garçon que moi... Je vais vous donner la réponse.

ROSALIE

Bien, Monsieur.

Elle s'assied.

JULIEN va à son bureau et écrit.

« Chère Madame et amie, il me sera impossible de passer chez vous prendre de vos nouvelles avant quelque temps. Je pars pour un voyage électoral. J'espère qu'à mon retour j'aurai le plaisir de vous retrouver en bonne santé. Pour les migraines, on m'a beaucoup recommandé la Névralgine, que vous trouverez dans toutes les pharmacies. » (Parlé, à part.) Je sais bien que ça n'est pas très drôle; mais ça me calme... (Haut.) Tenez, Rosalie.

ROSALIE

Au revoir, Monsieur.

JULIEN

Au revoir, Rosalie, et merci.

Paraît le domestique.

LE DOMESTIQUE

M. Tourneur et Madame... Et puis, toujours, les électeurs de Monsieur.

JULIEN

Bon... bon... j'y vais.

Entrent Tourneur et Joséphine. — Rosalie sort, accompagnée par le domestique.

SCÈNE III

JULIEN, TOURNEUR, JOSÉPHINE

TOURNEUR

Bonjour, vieux.

Poignées de mains.

JULIEN

Bonjour, Joséphine. Votre santé est bonne ?

JOSÉPHINE, sèchement.

Excellente.

JULIEN

Dites donc, vous ne savez pas ce que vous feriez, si vous étiez bien gentils ? Vous m'attendriez un instant, pendant que j'expédierais deux de mes électeurs.

TOURNEUR

Va. Ne t'occupe pas de nous.

JULIEN

Tu as le temps ?

TOURNEUR

Rien à faire.

JULIEN

Et vous, Joséphine, vous m'excusez ?

JOSÉPHINE

Comment donc !

Sort Julien par la gauche.

SCÈNE IV

TOURNEUR, JOSÉPHINE

JOSÉPHINE

Je comprends qu'il ne soit pas pressé de me regarder en face.

TOURNEUR

Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

JOSÉPHINE

Tu verras.

TOURNEUR

Mais...

JOSÉPHINE

Si tu ne veux pas l'entendre, tu n'as qu'à t'en aller.

TOURNEUR

Joséphine, ton caractère est en train de

changer du tout au tout. Voilà quelques jours déjà que je fais cette observation.

JOSÉPHINE

Tu m'embêtes !

TOURNEUR

Et toi, tu me fais énormément de chagrin.

JOSÉPHINE

Oh ! là ! là !...

TOURNEUR

Tu deviens boudeuse, agressive, et tu es continuellement de mauvaise humeur... Est-ce que tu me trompes ?

JOSÉPHINE

Vous tromper !... Ah ! mon cher ! les hommes me dégoûtent trop pour ça !

TOURNEUR

Bien ! très bien !

JOSÉPHINE

Même vous !

TOURNEUR

Tu vas trop loin !

JOSÉPHINE

Mais celui qui me répugne le plus, c'est certainement votre ami Bréard, monsieur le Député, chez qui nous sommes en ce moment.

TOURNEUR

Tu n'es pas juste.

JOSÉPHINE

Épouser Simone ! c'est le comble des combles !... Quand j'ai lu ça dans le journal, mon sang n'a fait qu'un tour !

TOURNEUR

C'est une blague ; c'est certainement une blague. Julien me l'aurait dit.

JOSÉPHINE

Nous allons le savoir... En tous cas, quitter une femme comme Charlotte pour courir après une pareille créature, non, il faut être un peu trop bête !

TOURNEUR

Tu ne connais pas le cœur humain.

JOSÉPHINE

Il est propre !

TOURNEUR

Et puis, Simone n'est pas ce que tu crois. C'est une femme charmante.

JOSÉPHINE

Laisse-moi rire !

TOURNEUR

Ce que je dis n'est pas pour diminuer les qualités de Charlotte, d'ailleurs.

JOSÉPHINE

Il ne manquerait plus que ça !

TOURNEUR

Moi aussi, cette rupture m'a fait beaucoup de peine ! Je suis sûr que Julien s'est bien conduit avec elle.

JOSÉPHINE

Vous voulez dire qu'il lui a donné de l'argent ? C'est ça que vous appelez se bien conduire ?

TOURNEUR

C'est l'expression usitée.

JOSÉPHINE

Eh bien ! mon cher, vous vous trompez.

TOURNEUR

Oh !

JOSÉPHINE

Julien lui a offert de l'argent, c'est vrai ; mais elle a refusé.

TOURNEUR

Ah bah !

JOSÉPHINE

Cela vous étonne de rencontrer de la dignité chez une femme, vous qui jusqu'à présent n'avez eu affaire qu'à des drôlesses : mais c'est comme ça !

TOURNEUR

Es-tu sûre ?

JOSÉPHINE

Oui, Monsieur !

TOURNEUR

Cette pauvre Charlotte, tout de même !...

J'espère que tu lui as fait comprendre que si elle avait besoin de n'importe quoi ?...

JOSÉPHINE

Elle n'a besoin de rien... ou, du moins, elle me l'a dit. Quoi qu'il en soit, elle n'a rien voulu accepter.

TOURNEUR

Est-ce ennuyeux, cette histoire ! On allait si bien, tous les quatre !...

JOSÉPHINE, lui caressant le menton.

Tu es un bon gros, au fond.

TOURNEUR, soupirant.

Enfin ! la vie est la vie !... (La porte de gauche s'ouvre.) Ne sois pas trop méchante avec Julien.

SCÈNE V

LES MÊMES, JULIEN

JULIEN

Je suis à vous.

JOSÉPHINE, aigre-douce.

Nous venons nous réjouir avec vous de la grande nouvelle.

JULIEN

Quelle nouvelle ?

JOSÉPHINE

Nous avons lu *la Boussole.*

JULIEN

Moi aussi...

JOSÉPHINE

On y annonce votre mariage.

JULIEN

Avec une madame B...

JOSÉPHINE

Mme Baudrin... Mes compliments, mon cher.

JULIEN

Trop aimable !

JOSÉPHINE, *indignée*

C'est donc vrai ?

JULIEN

Non.

TOURNEUR

Je le savais bien !

JOSÉPHINE

Vous n'épousez pas Simone ?

JULIEN

Il est impossible de moins épouser une femme que je n'épouse Mme Baudrin.

TOURNEUR

Tu vois !

JULIEN

Vous me supposiez donc bien idiot, petite Joséphine ?

JOSÉPHINE

Je vous demande pardon... Alors, non ?... Bien sûr ?

JULIEN

Bien sûr !

JOSÉPHINE, à Tourneur.

Tu permets que je l'embrasse.

TOURNEUR

J'allais te l'ordonner.

JOSÉPHINE, sautant au cou de Julien.

Vous aussi, vous avez du bon! Mais je vous en veux tout de même beaucoup!

JULIEN

Vraiment?

JOSÉPHINE

Et, pendant que j'y suis, je vais vous dire tout ce que j'ai sur le cœur.

JULIEN

Allez!

JOSÉPHINE

Vous vous êtes conduit avec Charlotte d'une façon ignoble!

TOURNEUR, avec reproche.

Joséphine!

JULIEN

Ignoble est exagéré, je vous assure.

JOSÉPHINE

A peine.

JULIEN

Vous ne savez pas ce qui s'est passé entre Charlotte et moi.

JOSÉPHINE

Je le sais !

JULIEN

Elle est partie de son plein gré.

JOSÉPHINE, ironiquement.

Malgré tous les efforts que vous avez faits pour la retenir?

JULIEN

Parfaitement.

JOSÉPHINE

Vous avez un aplomb !

JULIEN

Je lui ai écrit plusieurs fois.

JOSÉPHINE

Je sais encore cela.

JULIEN

Et elle m'a à peine répondu.

JOSÉPHINE

Elle n'avait probablement rien à vous dire.

JULIEN (un temps).

Vous l'avez vue, ces temps derniers ?

JOSÉPHINE

Souvent.

JULIEN

Elle vit avec Geneviève et sa mère ?

JOSÉPHINE

Oui.

JULIEN

Elle n'a pas d'ennuis ?

JOSÉPHINE

Je ne crois pas.

JULIEN

Elle n'a pas eu de chagrin ?

JOSÉPHINE

Je l'ignore.

JULIEN, après un silence.

Joséphine, vous allez me faire un plaisir.

JOSÉPHINE

Ça dépend... De quoi s'agit-il ?

JULIEN

Il s'agit d'aller la trouver... de lui parler... de lui faire comprendre.

JOSÉPHINE

Vraiment !... Et vous croyez que Char-

lotte est une femme à qui on peut dire : « J'ai fini avec l'autre, je ne serais pas fâché de recommencer avec toi ! »

JULIEN

Ce n'est pas cela que je lui dirai.

TOURNEUR

Évidemment.

JOSÉPHINE

Vous ne la connaissez pas, mon cher, avec toute votre intelligence. Vous avez vécu avec elle sans comprendre son caractère, et, avant que vous rencontriez une femme comme ça, vous avez le temps d'en essayer pas mal.

JULIEN

Voyons ! soyez gentille, ma petite Joséphine !... Allez chez Charlotte et invitez-la à dîner.

TOURNEUR

Très bien !

JULIEN

Et invitez-moi le même so

JOSÉPHINE

Ce que les hommes sont fats, c'est inouï !... Mais d'abord, mon cher, je ne peux pas inviter Charlotte, pour une raison très simple : c'est qu'elle a quitté Paris.

JULIEN

Elle n'habite plus Paris !...

JOSÉPHINE

Depuis quinze jours. Geneviève a été nommée institutrice de première classe en province ; elle est allée s'y installer avec sa mère, et Charlotte les a suivies.

JULIEN, *avec douleur.*

Oh !... Elle est partie ! sans me prévenir !

sans venir me voir !... Écoutez, Joséphine, je suis navré !

JOSÉPHINE

Dame !

JULIEN, tombant sur un fauteuil.

Ah ! si j'avais su !... Partie, Charlotte !.. Est-ce possible ?...

JOSÉPHINE, s'approchant.

Bêta ! ce n'est pas vrai ! Je voulais voir si vous l'aimiez encore.

JULIEN, se levant.

Vous m'avez fait une peur !

JOSÉPHINE

Vous n'aimez donc plus Simone ?

JULIEN

Je ne l'ai jamais aimée.

TOURNEUR, à Joséphine.

Tu vois que tu ne le connais pas, le cœur humain.

JULIEN, à Joséphine.

Alors, dites... je vous en prie !...

JOSÉPHINE

Je tâcherai d'arranger ça.

JULIEN

Il le faut ! vous l'entendez, petite Joséphine, il le faut !... Trouvez une combinaison, n'importe laquelle, ça m'est égal ; mais je veux revoir Charlotte !... Joséphine, je vous en supplie !... Soyez adroite !... soyez...

JOSÉPHINE, réfléchissant.

J'ai une idée...

JULIEN

Laquelle ?

JOSÉPHINE

Vous verrez... A tout à l'heure.

TOURNEUR

Est-ce que je t'accompagne ?

JOSÉPHINE

Je n'ai pas besoin de toi... Reste ici, je te retrouverai.

Elle sort.

SCÈNE VI

JULIEN, TOURNEUR

TOURNEUR

Tu as raison. Je ne me serais pas permis de te donner un conseil dans une circonstance aussi délicate ; mais Simone... peuh !

JULIEN

Je n'y ai pas songé une seconde.

TOURNEUR

Certes, ce doit être une maîtresse charmante !

JULIEN

On le dit.

TOURNEUR

Comment !... Non ?

JULIEN

Non.

TOURNEUR

Ça, je le regrette pour toi !

JULIEN

Moi, je ne le regrette plus. J'ai subi la forte crise ; mais j'en suis sorti tout à mon avantage.

TOURNEUR

Tant mieux!

JULIEN

Quel effet ça te fait-il, quand tu t'aperçois qu'une femme se moque de toi?

TOURNEUR

Je n'ai jamais réfléchi beaucoup à ça, je t'avoue... Et toi?

JULIEN

Moi, quand je m'aperçois de ce détail, quand je reconnais à des signes infaillibles que je vais devenir le simple polichinelle entre les mains de la coquette, cette découverte me refroidit instantanément. Je me représente aussitôt l'état d'abrutissement auquel nous réduit la femme aimée, lorsqu'elle veut s'en donner la peine; je me remémore des exemples historiques, et de toutes ces réflexions il me vient une grande

énergie. Je m'éloigne alors en faisant la révérence le plus poliment du monde, et quelques jours après il n'y paraît plus.

TOURNEUR

Tu n'es pas un passionné, au fond.

JULIEN

Je suis un intermittent... Mais j'ai passé de sales journées !

TOURNEUR

Les femmes ne te rendront jamais très malheureux... moi non plus, du reste.

JULIEN

J'ai eu ma part.

TOURNEUR

Et puis, nous n'avons plus l'âge d'aimer à tort et à travers.

JULIEN

C'est ce que je me disais tout à l'heure. Nous avons l'âge d'être aimés.

TOURNEUR

Et de mener une vie agréable.

JULIEN

Pour commencer, je suis un peu insulté par les gazettes.

TOURNEUR

Rappelle-toi ce que tu m'as dit à propos de Vermoulin.

JULIEN

Sois tranquille.

TOURNEUR

Ce n'est pas ça qui t'empêchera d'être ministre, mon vieux !

JULIEN, riant.

Au contraire !

TOURNEUR

Cette brave Charlotte ! Tu ne t'imagines pas quel plaisir ça me ferait de vous voir réconciliés !

JULIEN

C'est bizarre ! Dans le genre de tendresse, dans le genre d'amour que j'ai pour elle, il entre un peu de superstition. Car je crois qu'il y a, dans la vie comme au jeu, certains gestes, certains mouvements, enfin des choses indéfinissables qui interrompent la veine tout d'un coup. Eh bien ! je suis sûr que, si Charlotte ne voulait plus, ce serait désastreux pour moi !

TOURNEUR

Oui ; mais elle voudra.

JULIEN

Est-ce qu'on sait, jamais, avec les femmes !

TOURNEUR

Évidemment. Mais je compte sur Joséphine... Quelle bonne fille, cette petite !

JULIEN

Elle est délicieuse.

TOURNEUR

Je l'adore !

JULIEN

Ça se voit.

TOURNEUR

Plaisanterie à part. Je fais le malin ; mais, si elle me quittait maintenant, j'en pleurerais !... C'est comme toi si Charlotte ne voulait plus. Avoue que tu en es là aussi ?

JULIEN

Je l'avoue bêtement.

TOURNEUR

Tout cela est à la fois très triste et très gai.

JULIEN

Joséphine doit te retrouver ici ?

TOURNEUR

Tu as entendu : elle m'a dit de rester.

JULIEN

Elle est allée chez Charlotte, probablement.

TOURNEUR, regardant sa montre

Probablement.

JULIEN

Combien y a-t-il de temps qu'elle est sortie ?

TOURNEUR, regardant également sa montre.

Elle ne peut pas tarder.

JULIEN, allant à la porte.

Ah ! la voici !... Que lui aura dit Charlotte ?

La porte s'ouvre. Entre Charlotte.

SCÈNE VII

Les Mêmes, CHARLOTTE

JULIEN, étonné.

Mais c'est Charlotte elle-même ! Quelle chance !

CHARLOTTE, lui serrant la main.

Bonjour, Julien... Ah ! Tourneur ! je ne vous voyais pas.

TOURNEUR

Comment ça va-t-il, Charlotte ?

CHARLOTTE

Bien. Et vous ? (A Julien.) Joséphine vient de me dire que tu avais absolument besoin de me voir ; que tu avais un grand service à me demander... Je ne vois pas quel service je peux te rendre ; elle a dû se tromper ; mais enfin, je suis venue tout de suite.

JULIEN

Non, non, elle ne s'est pas trompée.

TOURNEUR

Je vous laisse, moi.

JULIEN

On te reverra tout à l'heure ?

TOURNEUR

Je vais repasser. A tantôt.

Il sort.

SCENE VIII

JULIEN, CHARLOTTE

JULIEN

Assieds-toi.

CHARLOTTE, s'asseyant.

Voyons un peu ce grand service ?

JULIEN

Il n'y en a pas. C'est un petit piège de Joséphine pour t'attirer ici, parce que j'ai à te parler.

CHARLOTTE

Qu'est-ce que tu as à me dire ?

JULIEN, lui prenant les mains.

Que je t'aime, Charlotte ! que je t'aime toujours !... Cette séparation est absurde !

CHARLOTTE

Tais-toi, Julien, je t'en prie !... Tiens ! je regrette d'être venue, au risque de me rencontrer avec ta maîtresse d'à présent et d'avoir l'air de courir après toi.

JULIEN

Ma maîtresse ?... D'abord, je n'ai pas de maîtresse.

CHARLOTTE

Oh ! Julien...

JULIEN

Tu crois que je suis l'amant de Mme Baudrin ?... Je parie que tu le crois ?

CHARLOTTE

Je ne te demande pas de détails.

JULIEN

Veux-tu que je te raconte une histoire qui te fera plaisir ?

CHARLOTTE

Je sais que tu racontes très bien.

JULIEN

Ce n'est pas pour ça qu'elle te fera plaisir.

CHARLOTTE

Eh bien ! quelle est cette histoire ?

JULIEN, *gravement.*

Je ne suis pas l'amant de Mme Baudrin.

CHARLOTTE

Si c'est ça l'histoire, tu peux...

JULIEN, *scandant les mots.*

Je ne suis pas l'amant de Mme Baudrin... Elle n'a pas voulu ; elle s'est fichue de moi.

CHARLOTTE

C'est bien extraordinaire !

JULIEN

Lis cette lettre qu'elle vient de m'écrire à l'instant même.

CHARLOTTE, *jetant un coup d'œil.*

C'est drôle !...

JULIEN

Je te l'avais bien dit, que tu rirais !

CHARLOTTE

Comment ça s'est-il fait ?

JULIEN

Elle m'a donné des rendez-vous à diverses reprises...

CHARLOTTE

Et elle n'est jamais venue ?

JULIEN

Ou bien, quand elle est venue, ç'a été exactement comme si elle ne venait pas.

CHARLOTTE, avec indignation.

Elle t'a fait poser ?...

JULIEN

Oui.

CHARLOTTE

Toi !

JULIEN

Oui, moi...

CHARLOTTE

Quelle grue !

JULIEN

Voilà !

CHARLOTTE

Ces femmes-là sont bien fortes, pourtant !

JULIEN

Elles se l'imaginent.

CHARLOTTE

Le jour où elle voudra...

JULIEN

Je l'en défie !

CHARLOTTE

Au fond, c'est excellent pour toi. Ce n'était pas la maîtresse qu'il te fallait.

JULIEN

Non... non...

CHARLOTTE

Vous ne vous seriez pas entendus.

JULIEN

Pas du tout... La maîtresse qu'il me faut, c'est une femme dans ton genre... oui, parfaitement. Et la meilleure femme dans ton genre que je puisse trouver, c'est encore toi...

Il veut l'embrasser.

CHARLOTTE, sérieuse.

Éloigne-toi, Julien.

Elle se lève.

JULIEN

Reste, dis...

CHARLOTTE

Non.

JULIEN

Je t'en supplie !...

CHARLOTTE

Crois-tu que si je refuse, c'est pour faire

la coquette avec toi ? et profiter de ton désir d'un instant pour t'imposer des conditions ?... Non, va... Et la preuve, c'est que, si tu le veux, si tu t'approches, je vais t'appartenir encore, je le sais bien !. Mais après, mon pauvre ami, réfléchis... Nous serions dans la même situation qu'il y a six mois, avec les mêmes sujets de discussions, de colères, d'inquiétudes...

JULIEN

Mais non ! mais non !

CHARLOTTE

Nous aurions des liaisons de huit jours, d'un jour, d'une heure, et des séparations de plus en plus pénibles, de plus en plus vilaines ! Et moi qui ne cesserais pas de t'aimer, je resouffrirais en détail tout ce que j'ai souffert d'un coup !... Mais je deviendrais enragée !

JULIEN

Je te jure... je te jure...

CHARLOTTE

Tu n'as peut-être pas été l'amant de Mme Baudrin, mais tu as été le mien, nous nous sommes appartenus entièrement, et, si nous avons pu nous quitter, c'est que notre liaison n'avait plus de force.

JULIEN

Tu dis que j'ai été ton amant... Mais je te regarde, et je m'aperçois que j'ai été l'amant d'une Charlotte qui n'est pas celle que j'ai devant moi.. Oui, tu es une femme nouvelle, changée à mon insu, transformée. Tu n'as plus la même voix, les mêmes gestes qu'autrefois, les mêmes pensées peut-être, et je n'ai jamais été l'amant de la femme que tu es aujourd'hui.

CHARLOTTE

Ce sont des mots, cela, Julien, et nous serions punis cruellement si nous nous laissions duper par eux... Tu es encore plus changé que moi. Quand je t'ai connu, tu n'étais rien ; te voilà un homme arrivé et riche. Qui sait ce que tu seras demain ?... Ta vraie destinée, à présent, c'est d'épouser une jeune fille, de te créer une famille, et non d'avoir des maîtresses jalouses et encombrantes qui s'accrochent à toi toute la vie.

JULIEN

C'est facile à dire : épouser une jeune fille... Mais je n'en connais pas, de jeunes filles ! Et toi ?

CHARLOTTE

Tu finiras par en rencontrer une.

JULIEN

Je finirai aussi par avoir cinquante ans.

CHARLOTTE

Tu as le temps; un homme de ton âge est encore jeune.

JULIEN

Pas si jeune qu'une jeune fille... Et puis, les jeunes filles, sous prétexte qu'on les a épousées, deviennent tout de suite des jeunes femmes, héroïnes de romans sur l'adultère. Et alors, nous sommes dans l'inconnu, dans les ténèbres du mariage, avec des précipices de tous les côtés. Un homme qui touche à la quarantaine n'a plus le droit de s'exposer à ces émotions, qui sont le privilège des tout jeunes gens... Non, Charlotte, nous n'avons qu'une chose à faire, à moins d'être de pauvres niais qui se refusent au bonheur : c'est de re-

commencer à nous aimer. (Il la prend dans ses bras.) Comment veux-tu que je laisse échapper une maîtresse, une amie comme toi? Car enfin, je suis tout seul; je n'ai ni amis véritables, ni famille; je n'ai que des camarades. Tu n'as pas l'air de t'en douter... Sans compter qu'en ma qualité d'homme politique, je ne vais pas tarder à être traîné dans la boue... Je te parle comme un affreux égoïste, mais c'est la preuve que je suis sincère.

CHARLOTTE

Ah! je suis folle de t'écouter!

JULIEN

Une plus longue séparation serait un désastre pour tous les deux. Nous l'avons échappée belle... Je t'adore, Charlotte! je t'adore!... Tiens! je me rappelle en ce moment la manière dont nous nous sommes connus, les visites que je venais te faire au

magasin et notre voyage au Havre. Dans le désir ardent que tu m'inspirais, il y avait de la curiosité. Je devinais que tu n'étais pas la première venue et que la vie t'avait appris beaucoup de choses... Je t'assure, tu es une femme très, très bien.

CHARLOTTE

Je suis, hélas ! une femme qui t'aime, et que tu vas faire souffrir encore à la première occasion.

JULIEN

Non ! je te le promets ! (Il lui prend les deux mains. Après un temps :) Si on se mariait ?

CHARLOTTE

Ne dis pas de pareilles choses en plaisantant !

JULIEN

Je ne plaisante pas. On se mariera un jour, bientôt même... Ils diront ce qu'ils vou-

dront; notre mariage en vaudra bien d'autres ! Il ne sera peut-être pas très solennel; mais au moins il ne sera pas vilain.

CHARLOTTE

Tu ne te moques pas de moi ?

JULIEN

Ni de moi non plus... Parfaitement, on se mariera ! Nous ne nous en doutions guère, il y a une heure. Mais le hasard, le divin hasard, nous poussait en secret l'un vers l'autre. Il réalisait juste la chose que nous pouvions le moins prévoir, et c'est ce qu'il y a de charmant dans l'existence !

CHARLOTTE

Si je fais un rêve, il est merveilleux !

JULIEN

Tu ne rêves pas... Veux-tu que je te pince ?

CHARLOTTE

Oui... Tu sais que je ne fais plus de fautes d'orthographe.

JULIEN

Moi, j'en fais toujours... Devine où nous nous marierons ?

CHARLOTTE

Chez toi, dans ton village ?

JULIEN

Oui. Il y a là un vieux maire et un vieux curé à qui je réserve cette petite surprise.

CHARLOTTE

Qu'est-ce qu'il nous dira, le curé ?

JULIEN

Il nous dira de continuer.

CHARLOTTE

Ce sera idéal !

JULIEN

On n'emmènera pas d'autres Parisiens que Tourneur et Joséphine. Les autres témoins, on les prendra dans le pays.

CHARLOTTE

Et on n'invitera personne, personne !

JULIEN

Nous partirons, pour nous rendre à la mairie, dans la vieille carriole de famille. Marchera-t-elle encore ? Je me le demande.

CHARLOTTE

Elle marchera ce jour-là !

JULIEN

Par exemple, il ne faut pas nous dissimuler que nous entrons aujourd'hui dans la

zone des potins. Je frémis en pensant à ce que Poussier va faire avec cette histoire-là !

CHARLOTTE

Et comme ça nous sera égal !

JULIEN

Ça nous sera délicieusement égal ! Quant aux innombrables insultes que je recevrai bientôt...

CHARLOTTE

On en rira le soir ensemble.

JULIEN

Jurons de n'attacher désormais aucune importance à l'opinion d'autrui !

CHARLOTTE

Je le jure !

Entrent Tourneur et Joséphine.

SCÈNE IX

LES MÊMES, TOURNEUR, JOSÉPHINE

JOSÉPHINE, les voyant dans les bras l'un de l'autre.

Oh ! j'en étais sûre !

TOURNEUR

Mes enfants, je ne vous ferai pas de discours : mais je suis content, je suis très content !

RIDEAU

10-4-02. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.

ALFRED ATHYS

Grasse matinée, comédie en un acte. Couverture de VALLOTTON. 1 vol. in-18 jésus 1.50

BJORSTJERNE-BJÖRNSON

Au-dessus des forces humaines, drame en six actes et deux parties. 1 vol. in-18 jésus. . . 3.50

Laboremus, pièce en trois actes. 1 vol. in-18 jésus. 3.50

ALFRED CAPUS

La Bourse ou la Vie, comédie. 1 vol. in-18 jésus.. 3.50

La Veine, comédie en quatre actes. 1 vol. in-18 jésus. 3.50

MAURICE DONNAY

La Bascule, comédie en quatre actes. Couverture de SEM. 1 vol. in-18 jésus 3.50

MAURICE DONNAY et LUCIEN DESCAVES

La Clairière, comédie en cinq actes. Couverture de E. CARRIÈRE. 1 vol. in-18 jésus 3.50

FRANC-NOHAIN ET CLAUDE TERRASSE

La Fiancée du Scaphandrier, opéra bouffe en un acte, partition et livret réunis. 1 vol. in-8° 3.50

GERHARDT HAUPTMANN

Le Voiturier Henschel, pièce en cinq actes, 1 vol. in-18 jésus. 3.50

ROMAIN COOLUS

Le Marquis de Carabas, conte lyrique bouffe en trois actes. 1 vol. in-18 jésus 3.50

L'Enfant malade, pièce en quatre actes, en prose. 1 vol. in-16. . . . . 2 »

URBAIN GOHIER

Le Ressort, étude de révolution, en quatre actes. 1 vol. in-16. . . . . 2 »

TRISTAN BERNARD

Le Fardeau de la Liberté, comédie en un acte. Couverture de TOULOUSE-LAUTREC. 1 vol. in-16. 1.50

HERMANN SUDERMANN

L'Honneur — Magda, 1 vol. in-18 jésus 3.50

Imp. CH. RENAUDIE, 56, r. de Seine, Paris.

